



AZTÈQUES
LA CROISÉE DES MONDES

Eric Costa

Si vous souhaitez recevoir le premier chapitre de la saison suivante, des histoires cadeaux, être parmi les premiers avertis de mes futures publications, suivre mon actualité d'auteur et être mis au courant des offres, envoyez-moi une invitation sur Facebook, suivez-moi sur Twitter ou inscrivez-vous à ma mailing list :

[Cliquez ici](#)

(pas de spam et désinscription possible à tout moment).

Copyright © Eric Costa, mai 2018.

Tous droits réservés

Dessin de couverture © Julien Lesne, 2018,

<https://lloyken.artstation.com>

Première publication numérique : mai 2018

NOTE DE L'AUTEUR

Amie lectrice, ami lecteur,
Vous allez plonger au cœur du Mexique Précolombien.
Un tel voyage nécessite des repères que vous trouverez en fin d'ouvrage.

LEXIQUE

Par souci de clarté, les mots nahuatl sont définis dans le lexique.

GALERIE DE PERSONNAGES

Tous les personnages du codex y sont présentés, ainsi que leur fonction.

PANTHÉON AZTÈQUE

Récapitule les dieux auxquels il est fait référence.

PROVERBES AZTÈQUES

LES NEUF LOIS DU HAREM

BIBLIOGRAPHIE

AZTÈQUES SAISON 1 : HAREM

Huaxca, petit village situé sur la côte ouest du Mexique,
1516.

Ameyal, jeune fille de chef téméraire, fière et impulsive, est enlevée à son village par des trafiquants Aztèques, et emmenée à Teotitlan, Cité-État vassale de l'Empire Mexica. Revendue dans le harem d'Ahuizotl, haut dignitaire Aztèque et cousin de l'Empereur Moctezuma en personne, elle devra faire ses preuves en tant qu'esclave de l'extérieur pour pouvoir survivre. Toutes ses tentatives d'évasion échoueront, et elle fera l'objet d'un chantage de la part de Coatzin, la seconde épouse, qui l'obligera à prendre des risques mortels pour réaliser ses ambitions. C'est en s'alliant à Xalaquia, la favorite, qu'Ameyal parviendra de justesse à sauver sa vie.

*

AZTÈQUES SAISON 2 : LA VOIE DU PAPILLON

Harem d'Ahuizotl, Teotitlan.
1517, quelques années avant l'arrivée des Conquistadors.

Malgré son état d'esclave et la perte de sa virginité, Ameyal parvient à intégrer l'école des concubines au mépris de la Loi du harem. Elle devra étudier sans relâche, tout en déjouant les pièges de ses rivales et ennemies, qui rivaliseront d'ingéniosité, de mensonges et autres manipulations pour la faire échouer. Grâce à la prêtresse Eau vénérable, elle parviendra néanmoins à franchir l'épreuve finale qui lui ouvrira les portes du monde des concubines.

SOMMAIRE

- 1. LE BAISER DE LA LUNE**
- 2. LA MARQUE ROUGE**
- 3. L'ARA ET LE QUETZAL**
- 4. L'EAU ET LA PIERRE**
- 5. LA CROISÉE DES MONDES**

1. LE BAISER DE LA LUNE

Debout sur les marches de l'autel, Ameyal fixe l'escalier qui s'élève dans la pénombre face à elle. Sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme de sa respiration rapide, troublant le silence des lieux.

Dans le temple de la Fleur s'étirent des volutes de fumée aux accents résineux, telles des danseuses aux mouvements lascifs. Placée entre la jeune fille et Perle, Izelka tend sa robe et rajuste sa chevelure.

Les voiles brodés remuent soudain le long des murs, comme si le vent s'engouffrait sous les fleurs roses, rouges et orangées qui les recouvrent. Un bruit de cactli retentit.

Eau vénérable apparaît, le visage rentré dans les épaules, les mains croisées derrière le dos. Elle gagne les premiers rangs de sièges, et incline le visage vers les femmes qui s'y trouvent réunies. D'abord Tene, assise au premier rang, droite et immobile, aux côtés de Pixcayan. Puis Xalaquia, penchée en arrière sur son siège, et enfin Rivière noire, accompagnée des trois préceptrices, qui ont pris place derrière les trois femmes les plus influentes du harem.

La prêtresse gagne alors les marches de l'autel. Elle s'approche d'Izelka, qui l'accueille avec un sourire confiant. Elle détaille son visage, sa tenue et sa chevelure et cligne les paupières avec une moue satisfaite. Ses deux yeux sombres se tournent ensuite vers Perle. Elle gravit une marche et tire légèrement sur le tissu de sa robe, recule, hoche la tête.

Son regard se pose enfin sur Ameyal, qui sent une douce chaleur la gagner.

Si tout se passe comme prévu, Eau vénérable va lui permettre de s'enfuir du harem.

La mission qui l'attend ne cesse d'occuper son esprit. Iztamiztli, Puma blanc, Chicomecoatli, Sept serpents... des noms inconnus, riches de mystères, tournent autour d'elle en la berçant d'espoirs. Saura-t-elle se faire inviter à la réception donnée par Ahuizotl ? Se montrera-t-elle à la hauteur ?

Un contact doux et sec ramène la jeune fille à la réalité. La prêtresse s'est approchée pour lisser l'une de ses mèches. La jeune fille perçoit un sourire sur les lèvres de Xalaquia et de Rivière noire, qui ne la quittent pas des yeux. Elle se mord les lèvres. Est-elle assez bien maquillée ?

Les sandales d'Eau vénérable résonnent une nouvelle fois dans le silence. Ameyal tourne la tête vers la déesse penchée au-dessus d'elle. Son visage parfait domine sa robe de sang séché, dont l'odeur ferreuse pique les narines. Son regard semble frétiller d'impatience.

Son sourire ne trompe pas.

Elle attend son repas.

Eau vénérable se penche sur l'autel pour saisir un coussin de plumes orné de trois colliers resplendissants. Elle se poste devant les jeunes filles, face au public.

Tout le monde attend sans bruit.

Le gong du soir retentit enfin. Les femmes assises se lèvent.

Le cœur d'Ameyal s'accélère lorsqu'elle perçoit des bruits sourds dans l'escalier. Un frisson la secoue en voyant le Maître apparaître, immense, puissant, entouré d'un manteau noir brodé de plumes vertes, une agrafe de jaspé sur l'épaule.

Les trois jeunes filles inclinent la tête tandis que celui pour qui tout arrive foule le temple jusqu'à l'autel. Imitant la prêtresse, elles font le signe d'embrasser la terre, puis se relèvent.

— Merci de nous honorer de votre présence, Maître.

Croisant les bras sur sa poitrine, Ahuizotl salue la prêtresse d'un vague signe de tête. Eau vénérable se tourne vers les jeunes filles :

— Aujourd'hui est l'un des jours les plus importants de votre vie : celui de votre consécration en tant que concubine. Ce rituel va vous lier à jamais, et faire de vous des sœurs. En l'auguste présence de la déesse, vous allez quitter l'enfance et renoncer à votre nom. Célébrons les louanges de la Fleur.

*Oh, Fleur Quetzal, déesse de beauté,
Épands égale la lumière
De ta sereine majesté.
Il ne faut pas que dans notre oeuvre
Se glissent le mal, les noirceurs,
Comme on voit, au milieu des fleurs,
Se glisser parfois la couleuvre.
Quel que soit notre rang,
Si l'on veut être vraiment grand,
Écoutons la voix populaire,
Méditons longtemps nos projets,
N'écrasons jamais tes sujets
Du poids trop lourd de la colère.
Oh, Fleur Quetzal, déesse de beauté,
Je marcherai dans ton chemin
L'oeil fixé sur ta noble trace,
Mon cœur, mon corps, mon âme,
Vers ton exemple tendra sa main.
Ah ! Que nulle ne te soit rebelle,
Soyons fortes et vertueuses,
Ta route est si belle,
Marchons, puissantes et radiuses,
Vers notre guide, dans ton exemple.*

L'écho des voix s'estompe peu à peu, englouti par la pénombre.
Le silence revient.

— Izel, indique la prêtresse.

La jeune élève descend les marches, s'agenouille devant le Maître et lève le visage vers lui. Postée entre eux deux, la prêtresse incline son coussin. Ahuizotl saisit un collier d'ambre jaune dans ses mains et attend.

— Izel, dit la prêtresse. Le Maître t'a déjà donné un nom, vu ton mérite au service des concubines. Ce collier d'ambre jaune est tien désormais.

Ahuizotl saisit le collier dont les perles cliquettent les unes contre les autres, et l'attache au cou d'Izelka :

— Relève-toi, Izelka. Tu es mienne désormais. L'ambre provient des larmes des déesses tombées dans l'océan. Elle symbolise l'éternité.

— Merci, Maître.

Un sourire triomphant sur les lèvres, Izelka reprend sa place sur les marches.

— Perle, indique la prêtresse.

La fille de l'architecte descend l'escalier et s'agenouille aux pieds d'Ahuizotl, qui s'empare d'un collier de perles rose tendre, qu'il lui passe autour du cou.

— Relève-toi, Perle blanche. En recevant ton nom, tu deviens mienne. Ces perles de lambi ont été pêchées sur la côte sud du pays Maya. Elles symbolisent la beauté parfaite et pure, rappellent le ton clair de ta peau et célèbrent ta conduite irréprochable depuis ton arrivée au harem.

— Merci, Maître, répond Perle blanche en regagnant sa place.

— Ameyal, fait la prêtresse.

Le coeur de la jeune fille s'accélère.

Elle descend les marches la gorge sèche, les jambes rigides, et s'agenouille aux pieds

d'Ahuizotl, dont les cactlis dorées resplendissent à la lueur des bougies. Elle lève les yeux vers lui, envoûtée par le parfum de hêtre et de campêche, fascinée par l'impression de puissance qui émane de l'homme qui la domine, telle une montagne prête à l'écraser.

Eau vénérable incline le coussin, mais la main du Maître reste immobile.

Aucun son ne trouble le silence sépulcral, si ce n'est les battements affolés du cœur d'Ameyal. L'œil unique d'Ahuizotl la scrute, l'envahit, sombre et profond comme l'Endroit ténébreux. Le souvenir de leur dernière rencontre avant l'épreuve finale revient à l'esprit de la jeune fille. Elle avait désobéi et pris congé de lui.

Un frisson agite son corps. Va-t-il la punir ? Va-t-il lui refuser le nom auquel elle a droit, la condamnant ainsi à l'esclavage à vie ?

Prenant une longue inspiration, Ameyal se force à fixer l'œil unique, mais elle ne voit que l'orbite vide, profonde et morte qui l'accompagne. Sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, des chants de guerres montent à ses oreilles. Des cris de rage. Des odeurs de sang. Des combats acharnés. Des guerriers jaguars, des guerriers aigles qui courent en tous sens. Des maquauitl qui déchirent l'air, et des rondaches qui leur répondent. Des flèches, des piques qui percent l'azur, et retombent en pluie de feu sur des soldats en déroute.

Le Maître saisit le collier et l'approche de ses yeux.

Ameyal perçoit un éclat vert, suivi d'un contact froid de la pierre sur sa peau. Un fragment de jade brut, énorme, d'un vert profond, vient se loger au creux de sa poitrine, au bout d'une cordelette qui fait le tour de son cou, tel un serpent prêt à resserrer ses anneaux.

Un frémissement agite la pupille du Maître lorsqu'il plonge son œil dans les siens :

— Relève-toi, Regard de jade. Tu es mienne désormais. Le jade incarne la sagesse et représente le pouvoir de l'eau, l'un des plus puissants pouvoirs. Je souhaite que tu le mettes à mon service, au lieu de te dérober à moi.

Le Maître tend la main, effleurant son épaule. Un tressaillement parcourt Ameyal tandis qu'elle se relève. Une fois qu'elle a rejoint sa place, les trois nouvelles concubines demeurent immobiles, observant le silence face à Ahuizotl.

Le temps paraît s'arrêter pour Ameyal. En recevant son nom officiel, il lui semble que la jeune fille qui est en elle disparaît derrière un masque d'axin aux lèvres écarlates. La voilà désormais concubine. Et cette transformation s'accompagne d'une vérité qui s'impose à elle : à compter de cet instant, lorsqu'elle chantera, dansera ou nouera ses cheveux, ce sera pour le Maître.

Jusqu'à ce qu'il lui offre enfin l'occasion de s'enfuir.

Eau vénérable incline le visage vers la Fleur, et s'approche de l'autel, sur lequel elle saisit une coupe emplies d'épines de maguey :

— Le moment est venu d'offrir votre eau précieuse à la déesse. Vous passerez la journée ainsi, dans le temple, en signe de pénitence. Vous méditerez sur le statut de la concubine, sur l'humilité qui doit être la vôtre et sur l'engagement que requiert votre nouveau statut. Ce rituel fera de vous des sœurs. Lorsque vous sortirez, vous formerez, avec les autres concubines, les pétales de la Fleur Quetzal. Vous progresserez ensemble sur le chemin de la beauté, de l'art et de la connaissance.

Ameyal réprime un soupir. Izelka, Perle blanche et elle ne seront jamais que des sœurs ennemies. Cette fraternité factice ne sera jamais plus qu'un passage désagréable, mais nécessaire.

Lorsqu'elle saisit les cinq épines de maguey que lui tend Eau vénérable, un sentiment d'excitation irradie dans tout son être.

La voilà bientôt concubine.

Fixant tour à tour Xalaquia, Tene et Rivière noire, elle perce ses doigts l'un après l'autre, comme s'il s'agissait de chacune d'entre elles.

La douleur l'affranchit et le sang se répand.

*

— Voici votre nouvelle chambre, petite sœur, indique Necahual en inclinant la tête.

Malgré la douleur qui émane de ses doigts, un sourire éclôt sur les lèvres d'Ameyal. Lorsque Necahual l'avait accueillie au harem, elle était la dernière des esclaves de l'extérieur. Aujourd'hui, elle a reçu son nom officiel, et elle va découvrir sa chambre de concubine.

En pénétrant dans la pièce, la jeune fille écarquille les yeux. De hauts murs blancs, fraîchement passés à la chaux, s'étirent autour d'une fenêtre donnant sur le soleil couchant. Un mobilier sobre et élégant orne les fines nattes de jonc du sol.

— Une chambre pour moi toute seule ?

— C'est le privilège des concubines.

La jeune fille laisse échapper un long soupir. Enfin va-t-elle pouvoir jouir d'une chambre entièrement à elle.

La vieille esclave approche sa torche des bougies de cire d'abeille accrochées aux murs. Bientôt, de minces filets de fumée s'élèvent, parfumant la pièce.

Elle adresse un clin d'œil à Ameyal :

— Il ne tient qu'à vous de gravir un étage de plus !

La jeune fille esquisse une moue amusée. Même si elle s'est montrée dure à son arrivée, Necahual semble avoir toujours voulu son bien. Elle hésite à lui demander de continuer à la tutoyer, et se ravise. La distance et le respect que son nouveau statut impose vont sans doute faciliter leurs rapports à venir.

Surtout lorsqu'elle aura un ordre à donner.

Tandis qu'Ameyal examine les lieux, la Maîtresse des esclaves traverse une baie menant à une autre pièce, de dimension inférieure.

— Deux pièces ?

La vieille esclave sourit :

— Les deux maîtres mots qui régissent la vie d'une concubine sont la beauté et l'étude. C'est la raison d'être de ces deux pièces. Une vie saine et équilibrée, respectueuse des Lois du harem, devrait vous faire passer autant de temps dans l'une que dans l'autre. Les jardins, quant à eux, sont là pour vous offrir la détente nécessaire pour rester concentrée sur vos tâches.

Ameyal fait quelques pas dans la pièce principale en regardant tout autour d'elle.

— C'est cinq fois plus grand que la hutte de mon père !

— Ne vous inquiétez pas, vous vous habituerez vite au confort.

Le vouvoiement de Necahual résonne d'une manière étrange aux oreilles d'Ameyal. Il va lui falloir un moment pour s'y habituer.

D'un gracieux mouvement de main, la vieille esclave l'invite à passer dans la petite pièce :

— Voici votre cabinet d'étude, qui peut également servir de salle à manger. Le temazcalli des concubines et les cabinets de toilette se trouvent juste au fond du couloir. Ils sont communs à toutes les chambres.

Désignant une table basse surmontée de pains de maïs, d'ananas coupés en tranches, de bananes et d'une grenade ouverte en deux, à la pulpe rouge transpercée d'un couteau, la vieille esclave poursuit :

— Voici votre dîner. Il vous faut prendre des forces pour ce qui vous attend.

— Qu’entendez-vous par là ?

— Il s’agit de devenir concubine à part entière. Désormais, ce n’est plus trois rivales que vous avez, mais trente. Le Maître n’a jamais eu autant de femmes... j’espère qu’il saura distribuer son temps et son attention de manière équitable.

Ameyal effectue un rapide calcul mental. Lorsqu’elle est arrivée, le harem se composait de vingt-huit concubines. Puis, l’une d’entre elles a eu la langue arrachée, avant de succomber ou de rejoindre Celles que l’on a oubliées, ce qui a fait tomber ce chiffre à vingt-sept. Avec Izelka, Perle blanche et elle-même, ce chiffre est remonté à trente. Sans compter les épouses, qui étaient au nombre de trois, et qui ne sont plus que deux depuis la mort de Coatzin.

Une question lui vient à l’esprit : de combien va encore varier le nombre d’adoratrices d’Ahuizotl ?

— Je suis là pour répondre à vos questions, précise Necahual.

— Qu’attend-on de moi exactement ?

— Rien pour le moment. L’école du harem a été longue et difficile. Vous devriez vous reposer et prendre vos marques. Chaque nouvelle concubine est accompagnée par une concubine plus expérimentée durant le temps nécessaire. Elle est ainsi mise au courant des codes, de ses droits et de ses devoirs.

— Je les connais déjà. N’est-ce pas ce que nous avons appris ?

Un rictus traverse les lèvres de la vieille esclave :

— Vous allez comprendre à présent la différence entre la théorie et la pratique. Si les choses doivent s’accomplir dans le respect des Lois, il arrive dans bien des cas que des caractères ou des habitudes fassent plier les règles dans un sens ou dans un autre. Et ça, aucun codex ne peut l’apprendre. Il faut l’accepter et vivre avec.

— Ou les faire plier soi-même.

Necahual secoue la tête :

— Je ne vous le conseille pas. Le harem est comme une entité vivante dont les figures féminines composent les doigts de la main droite. Xalaquia, Pixcayan, Tene... seules quelques femmes d’exception, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, peuvent se permettre d’influer sur le cours des choses. Ce qui est certain, c’est que toutes ne l’ont fait qu’après avoir longuement étudié la manière dont l’ensemble fonctionne. Si une nouvelle concubine tente de s’élever trop haut et trop vite, elle sera remise en place par ses paires ou par le Maître lui-même. Une fois les ailes coupées, elle s’écrasera sur le sol avant d’être piétinée.

Ameyal hausse les sourcils :

— Pourquoi le Maître interviendrait-il ?

— Pour asseoir sa domination. Il existe de nombreuses manières de le faire.

Ameyal reste songeuse. Comment le Maître s’y prend-il pour punir l’une de ses concubines ? Privation de nourriture ? Isolement ? Emprisonnement ? Mutilation ?

Une phrase prononcée par Macoa avant qu’elle n’entre à l’école du harem revient à ses oreilles.

Tu ne fais que sortir de terre. À présent, tu évolues dans la plaine, tu découvres un nouveau monde et tu es vulnérable. Les gens de l’extérieur connaissent les massifs montagneux, les forêts, les villes et leurs habitants. Toi, tu ne connais rien. Chaque brin d’herbe, chaque pierre, chaque arbre t’est inconnu. Une montagne se dresse face à toi, immense, abrupte, et tu vas devoir traverser la plaine avant même de penser à la gravir.

Voilà donc la montagne à laquelle faisait allusion Macoa. Un mur qui s’élève jusqu’au ciel et dont elle ne peut apercevoir le sommet. Des pentes vertigineuses, à demi cachées par une brume dense, impénétrable, recouvertes d’une végétation foisonnante de serpents et d’araignées.

— Quelle concubine a été attribuée à Izelka ?

— Rivière noire.

— Et en ce qui me concerne ?

— Macoa.

Ameyal hoche la tête, soulagée à l'idée d'avoir enfin une excuse pour passer du temps avec son amante.

— Vous devrez vous présenter au déjeuner des concubines demain midi pour prendre contact avec elle. Macoa vous indiquera tout ce que vous devez savoir pour que les choses se passent au mieux pour vous.

Necahual incline le visage, fait quelques pas vers le rideau de sortie et se retourne :

— Dernière chose, petite sœur.

— Oui ?

— Je suis heureuse de constater à quel point vous vous êtes assagi. Je dois vous avouer que je n'étais pas très à l'aise à l'idée que vous entriez à l'école du harem, compte tenu de votre passif d'esclave, mais il semblerait que vous ayez fait sensation lors de l'épreuve finale. Le Maître ne parle plus que de votre prestation.

Le regard d'Ameyal s'éclaire :

— Merci, Necahual. Je dois admettre que l'école a été le siège d'une véritable transformation pour moi.

— Peut-être vous manquait-il... enfin, je veux dire, vous étiez étrangère à nos règles. Sans doute était-ce la raison pour laquelle vous ne les respectiez pas toujours.

— L'ignorance est à la base des plus graves erreurs. Je peux vous assurer que les règles du harem sont désormais miennes. Je dirais même que je les ai érigées en préceptes de vie.

— Vous m'en voyez rassurée. Je suis certaine que vous ferez une très bonne concubine. Et peut-être même, qui sait, une épouse dévouée, ou une favorite, un jour ?

Ameyal sent une rougeur gagner ses joues :

— Je ferai de mon mieux.

La vieille esclave incline la tête à nouveau.

— Dormez bien, Regard de jade.

Necahual quitte la chambre d'un air gêné, comme si elle craignait d'en avoir trop dit, et rabat le rideau brodé de palmiers et de plantes vert émeraude, qui remue un instant et s'immobilise.

Regard de jade.

Ameyal savoure ce nom qui est le sien sans vraiment l'être. L'air pur de l'extérieur soulève ses cheveux et la conversation résonne en elle à nouveau. Ainsi, non contente de la vouvoyer et de la servir, celle qui auparavant était sa Maîtresse tente désormais de la flatter.

Necahual, toutefois, se trompe sur un point. La différence entre la théorie et la pratique est une chose à laquelle elle se sent déjà familiarisée. Il s'agit même de la raison pour laquelle elle a prétexté vivre dans le cadre des Lois.

Or, comme l'incarne Xalaquia, à quoi la Loi sert-elle, si ce n'est pour dominer les faibles et protéger les forts ? Quel est son but, si ce n'est d'être outrepassée ? N'est-ce pas justement ce qui donne le sel à la vie ?

La jeune fille serre le poing. Quelques gouttes de sang s'écoulent de ses doigts, mais qu'importe. Elle sera bientôt guérie. Non, elle ne va pas se contenter de faire plier les règles, comme le font les quelques femmes qui composent la main droite du harem.

Elle va les tordre jusqu'à ce que le Maître lui donne ce qu'elle veut.

Jusqu'à ce qu'il l'invite à la réception.

Le miroir de la coiffeuse lui renvoie l'image d'une jeune fille au sourire fin et rusé, presque devenue femme. La petite esclave impulsive a grandi.

Ameyal saisit une tranche d'ananas qu'elle croque à pleines dents, avant d'inspecter le cabinet d'études sans en croire ses yeux. Autour de la table basse se dressent des chaises rembourrées, ainsi qu'un coffre d'osier débordant de codex d'Histoire, de poèmes et de chants. Dans une sacoche de cuir sont rangés pinceaux, plumes et roseaux de toutes tailles, ainsi que des couleurs, des cahiers et des feuilles de papier vierges.

Retournant dans la chambre, la jeune fille fait le tour des meubles bas et des coffres qui

ornent les nattes du sol. Jupes, corsages, robes, draps chatoyants, serviettes. Disposée sous un haut miroir poli comme du cristal, une coiffeuse l'invite à exalter sa beauté. Contre un mur s'élève un brasero en pierre volcanique, taillé en forme de visage. Garni de bûches, il surmonte une réserve de bougies. Une large estrade occupe tout un coin de la pièce, recouverte d'édredons épais garnis de duvet à l'aspect velouté.

Dans un rire, Ameyal se laisse retomber sur les édredons, qui l'accueillent avec douceur. Elle inspire le parfum de cire d'abeille qui berce la pièce, et joue quelques instants avec les oreillers, les déplaçant pour faire varier le degré de moelleux au-dessous de son corps, et le degré de chaleur au-dessus.

Son regard est alors attiré par la fenêtre. Renonçant quelques instants au repos, elle se lève et gagne l'ouverture, où elle découvre un mécanisme qui lui est inconnu : un rideau en jonc tressé qu'elle peut enrouler et dérouler à l'envi grâce à un système de ficelles.

La jeune fille reste sans voix devant le confort qui lui est offert.

Penchée dans l'embrasure, elle admire la vue que lui offre le premier étage du harem. Loin sur la droite se dessinent les crêtes escarpées des montagnes, qui se découpent sur le ciel noir orangé, et descendent en pente raide vers le lac masqué par les habitations. Elle baisse la tête et suit des yeux les murailles du harem, derrière lesquelles s'échelonnent les toits-terrasses des maisons environnantes, ornées de tonnelles, de fontaines, de bassins et de fleurs. En se penchant sur la gauche, il lui est possible d'apercevoir une partie des jardins à présent déserts, et le haut des cabanes d'esclaves dans lesquelles elle a dormi trop longtemps.

Une fatigue profonde la gagne, comme si elle avait attendu le bon moment pour se manifester. La jeune fille s'étire en bâillant.

Que de chemin parcouru depuis son arrivée au harem !

Tonatiuh, déjà couché, a envahi le ciel de son manteau aux plumes de feu, comme s'il célébrait son ascension fulgurante.

Et il peut se réjouir, car ce n'est qu'un début.

*

Ameyal ouvre les yeux d'un coup, arrachée au sommeil par une douleur à l'épaule.

Deux silhouettes se dressent au-dessus d'elle. Une ombre s'approche et frappe sa joue. Puis une autre. Plusieurs coups la touchent au visage et à l'abdomen. Pliée en deux sous la douleur, elle tente de se protéger avec les mains, mais ses assaillants sont trop rapides. Trop puissants.

Soudain, quelqu'un saisit ses poignets et les écarte. Les gifles pleuvent sur son menton, ses paupières, ses joues, son nez, et elle ne peut se défendre. Si les choses continuent ainsi, ils vont la défigurer. C'est alors qu'une main saisit l'extrémité de son sein droit et le tord.

Dans un cri, Ameyal parvient à s'arracher à l'emprise invisible, mais un poing s'enfonce au creux de son abdomen. Elle s'effondre sur son lit dans un râle.

Deux poids distincts s'abattent alors. L'un sur ses jambes, l'autre sur ses bras. Ainsi immobilisée sur le dos, la jeune fille ne peut plus remuer. Tremblante, haletante, elle prend une profonde inspiration, s'apprêtant à hurler, mais ses cris meurent avant qu'elle ait eu le temps de les pousser.

Une lame glacée se presse sur sa gorge.

— Que voulez-vous ?

Personne ne répond. Seul son souffle rauque perce le silence de la nuit que la fenêtre laisse entrer.

Ameyal sent la douleur se diffuser en elle. Elle force sur ses yeux pour mieux percevoir l'obscurité. Les deux formes qui la surplombent semblent masquées, encapuchonnées sous d'épais voiles noirs qui plongent leurs visages dans l'ombre et couvrent leur corps entiers. S'agit-il de gardes ? D'assassins ?

Une goutte de sueur perle sur son front glacé. Pourquoi est-elle attaquée ? Qu'a-t-elle fait de

mal ? Ses agresseurs vont-ils se débarrasser d'elle ?

— Regard de jade, murmure une voix.

Une femme. Une vague de froid secoue Ameyal. Incapable de prononcer un mot, la jeune fille attend, suspendue aux lèvres de celle qui va prononcer la sentence.

— Ceci est le premier et le dernier avertissement.

— Tu vas te saborder aux yeux du Maître, ordonne une autre voix féminine. Tu ne lui offriras aucune fleur et tu ne partageras jamais son lit.

Le sang d'Ameyal se glace dans ses veines. Qui peut exiger cela d'elle ? Xalaquia ? Tene ? Rivière noire ? D'autres ennemies dont elle ne soupçonne pas même l'existence ?

Des pensées la traversent à l'allure de l'éclair. Même si elle n'a aucune intention de s'offrir au Maître, une telle injonction peut avoir de fâcheuses conséquences à l'avenir, au cas où elle ne parviendrait pas à être conviée à la réception. Au cas où il lui faudrait se résoudre à devenir concubine à part entière.

Et si quelqu'un l'en empêche à ce moment-là, il y a fort à parier qu'elle finisse rétrogradée au rang d'esclave.

Qu'elle retrouve Celles que l'on a oubliées.

Ou encore qu'elle soit tuée.

Dans le silence qui l'étouffe, la jeune fille tente une nouvelle fois d'identifier les deux femmes qui l'agressent, dans l'espoir de pouvoir formuler une contre-proposition. Elle passe en revue les différentes concubines qu'elle connaît, tente de se souvenir de leur voix, mais aucun nom, aucun visage ne lui vient à l'esprit.

Une chose est certaine cependant : si quelqu'un veut l'empêcher de devenir concubine à part entière, c'est par peur qu'elle lui fasse de l'ombre.

— Promets de faire ce qu'on te dit.

Renoncer à devenir réellement concubine si la réception lui échappe.

Renoncer à ce statut si difficilement gagné.

— Je voudrais juste accéder au statut de concubine !

La lame s'écrase de plus belle contre sa peau. Une sensation liquide semble s'écouler du point d'impact.

— Promets !

Le couteau lui coupe presque la respiration.

Ameyal sent son regard se voiler. Tout son corps lui crie de refuser. Mais que pourra-t-elle faire, une fois morte ?

Elle n'a d'autre choix que de dire aux inconnues ce qu'elles souhaitent entendre.

— Je vous le promets.

— Très bien.

Les poids qui la bloquaient se retirent d'un coup. L'une des silhouettes effleure son visage et un parfum particulier frappe les narines d'Ameyal. Une odeur légèrement musquée. La pierre effilée n'a pas quitté sa gorge. Son contact froid secoue une nouvelle fois son corps de tremblements.

— Cette lame sera la dernière chose que tu sentiras si tu romps ta promesse. Tu as compris ?

— Oui, souffle Ameyal, tentant de reprendre sa respiration.

La jeune fille sent des larmes brûlantes dévaler ses joues. Les yeux exorbités, à l'affût de tout

bruit, de tout mouvement, elle n'ose remuer d'un pouce. Une sueur visqueuse glace son dos, ses draps et ses édredons. Les silhouettes la dominent toujours, immobiles. Qu'attendent-elles pour partir ?

— Dors, maintenant. Et prie Tlaloc pour que ce cauchemar ne se réalise jamais.

Quelque chose s'abat sur le visage d'Ameyal, l'emportant avec lui dans le néant.

*

La jeune fille s'éveille en sursaut. Elle balaie la chambre des yeux.

Personne.

Une lumière dorée pénètre par la fenêtre, accompagnée de joyeux pépiements d'oiseaux. Il est déjà tard.

Esquissant un mouvement, Ameyal porte une main à son ventre douloureux. Sa poitrine, son cou, son visage, son corps tout entier semble endolori. Dans un gémissement, elle se lève et s'approche de la coiffeuse. En apercevant son visage tuméfié dans la pierre polie du miroir, un frisson la secoue.

Elle saisit une boîte de maquillage, sentant une douleur sous ses doigts. Les épines de maguey ont laissé des cercles violacés sous chacun d'entre eux, et il lui est douloureux de les plier. La journée de la veille lui revient en mémoire ; enfermée dans le temple, contrainte de jeûner et de méditer sur le statut de concubine en compagnie d'Izelka et de Perle blanche, qui lui lançaient des regards narquois.

D'un revers de main, elle balaie la boîte de maquillage qui se répand sur le sol.

Elle gagne la fenêtre et respire la fraîcheur des jardins. Sa chambre, située sur le flanc droit du harem, lui permet, si elle tend la tête, de discerner des volutes de fumée qui s'élèvent de la façade centrale. Sans doute les braseros à la fenêtre de Xalaquia. La favorite est-elle liée à ce qui lui est arrivé ?

Tournant la tête vers la partie de jardin qui lui est donnée de voir depuis sa chambre, Ameyal repère deux concubines qui marchent en se donnant le bras. Des questions assaillent son esprit. Sont-elles celles qui l'ont attaquée ? L'agression dont elle a été victime est-elle due à une seule personne ou à plusieurs ? Combien a-t-elle d'ennemies ?

Les seuls indices qu'elle ait sont cette odeur légèrement musquée et ce nombre, deux.

Attaquée dès sa première nuit seule, avant même d'être véritablement concubine. Ne lui laissera-t-on jamais de répit ? Ces questions entraînent avec elles une prise de conscience qui lui tord l'estomac : face à cette nouvelle menace invisible et anonyme, va-t-elle devoir se méfier de tout et de tout le monde ?

Elle tente de se rassurer en évoquant l'image de Macoa, d'Eau vénérable, de Pixcayan, de Teicu et de Cinteotl. Ces cinq femmes paraissent disposées à l'aider. Mais peut-elle réellement leur faire confiance ? Qu'attend Eau vénérable, qui vient à son secours sans jamais dévoiler ses réelles motivations ? Que désire la première épouse, qui lui a fait baisser sa bague en signe d'allégeance ? N'agissent-elles pas toutes dans un but invoué ?

Ameyal serre les poings, et la douleur de l'autosacrifice lui arrache une grimace.

Prenant une profonde inspiration, elle tente de mettre ses idées au clair. Le temps lui apportera les réponses qu'elle cherche. Pour le moment, il lui faut trouver comment conserver sa place jusqu'à la réception. S'arranger pour ne plus se faire surprendre. Peut-être même dormir avec un couteau.

Elle se retourne et gagne son lit. Saisissant trois coussins de plumes, elle les dispose les uns contre les autres et les recouvre d'un drap, esquissant ainsi la silhouette d'une femme endormie. Disposer des objets, chaque nuit, sur le seuil de la chambre, peut lui permettre d'être prévenue de toute invasion nocturne.

Hors de question qu'on l'assassine pendant son sommeil.

Maintenant que sa protection est assurée, il lui faut rester focalisée sur son objectif : la

réception du Maître. Il lui faut mettre tout en œuvre pour y être invitée. Éviter les pièges de ses ennemies, recueillir l'aide et les conseils de toutes les alliées dont elle dispose pour y parvenir.

D'une main encore tremblante, elle saisit la jarre d'eau disposée sur un meuble à cet effet et boit, tentant de savourer la douceur que lui procure chaque gorgée.

Qu'importe, finalement, si certaines concubines veulent l'empêcher de s'offrir au Maître.

Elle n'en avait jamais eu l'intention.

Réconfortée par cette pensée, Ameyal s'attable à sa coiffeuse et scrute son visage meurtri.

Il s'agit de masquer ses ecchymoses. Puis de se parer de son plus beau sourire.

*

Le gong de midi retentit à l'instant où Ameyal pénètre dans la salle à manger des concubines.

Entre deux hautes fenêtres ouvertes sur les jardins se dresse une large table ornée de mets variés : légumes épicés, viandes et poissons, tamales encore fumantes, pains allongés, corbeilles de fruits, le tout entouré des fleurs les plus resplendissantes. Réunies par petites troupes, les concubines déjeunent debout, en discutant, une assiette ou un gobelet à la main. Leurs robes chatoient à chacun de leurs mouvements, tel un essaim de pétales disparates remués par un vent capricieux.

La jeune fille avance en essayant d'appliquer ce qu'elle a appris. Une démarche souple et élégante, le visage et le corps bien droits. Des regards l'effleurent, des messes basses sont échangées, de petits rires fusent. Son ventre se serre. Ses assaillantes se cachent-elles parmi les concubines qui l'entourent ? Les femmes parviennent-elles à voir son visage meurtri ?

Occupée à arranger des fruits dans une corbeille d'osier, Cinteotl incline le visage à son approche :

— Félicitations, Regard de jade. Je suis très heureuse que vous ayez réussi.

— Merci, Cinteotl. Tu ne me tutoies plus ?

Les joues de la jeune cuisinière se parent de rose :

— C'est que... nous n'avons pas le droit de tutoyer les concubines.

Ameyal lui adresse un sourire :

— Avec moi, c'est différent.

Cinteotl répond dans un murmure :

— Je le ferai lorsque personne ne nous verra, ni ne nous entendra. Ces femmes sont capables de tout. Moins elles en savent, mieux c'est. Vous voilà désormais au cœur d'un nid de serpents et d'araignées.

— Je sais. Cela fait bien longtemps que j'y ai mis les pieds. Morsures et piqûres m'ont d'abord blessée, puis elles m'ont fortifiée.

Le mal de tête, dû au choc de la nuit, n'a pas quitté Ameyal depuis le réveil, mais sa douleur à l'abdomen s'est estompée. Rassurée à l'idée que Cinteotl n'a pas vu les contusions masquées sous son maquillage, elle lui adresse un clin d'œil discret :

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Je suis ravie de l'entendre. Vous devez avoir faim.

— Un peu.

— Je vous conseille les tamales. Elles sont faites avec des poivrons cultivés sur les berges du lac, et de petits oignons caramélisés du Peuple Nuage. Ils sont divins.

— Merci.

Tandis que Cinteotl retourne vers les cuisines, Ameyal se penche sur la nourriture, dont les parfums entremêlés pénètrent ses poumons. Elle sent son estomac crier. Même lors de la fête du Serpent précieux à Huaxca, elle n'avait jamais vu autant de nourriture réunie au même endroit. Elle saisit une assiette qu'elle emplit de tamales, de morceaux d'avocats, de graines de quinoa et

de filets de poisson couverts de piments rouges. Des regards surpris se posent sur le monceau de nourriture ainsi composé.

Ameyal saisit un couteau et balaie la pièce des yeux. Une petite troupe de concubines discutent devant la fenêtre de droite. Trois d'entre-elles s'approchent de la table, un gobelet à la main. Derrière elles se trouve Macoa.

Enfin.

Ameyal s'avance en saluant les concubines des yeux. En la voyant passer, les femmes font silence, puis des chuchotements s'élèvent dans son sillage. Il lui semble discerner son nom, mais elle choisit de l'ignorer, et de fermer ses oreilles aux éventuelles critiques.

Une femme de petite taille, au visage avenant, le cheveux réunis sur le côté du visage, s'approche d'elle en compagnie d'une autre concubine :

— Félicitations, Regard de jade.

Ameyal incline le visage :

— Merci.

— Bienvenue parmi les fleurs. Je m'appelle Papalotl. Je suis une amie de Pixcayan. Et voici Radieuse.

Ameyal salue la concubine qui accompagne Papalotl.

— N'hésite pas à venir vers nous si tu as besoin de quelque chose.

Ameyal hausse les sourcils. Les deux jeunes femmes doivent faire partie du clan de la première épouse, ce qui fait d'elles ses alliées.

— Merci pour votre aide, petite sœur.

Ameyal incline le visage et rejoint Macoa, qui l'accueille avec un sourire radieux. La lumière extérieure fait ressortir sa peau lisse, ses dents blanches et parfaites, et les courbes de son corps apparaissent en transparence derrière sa robe jaune clair. Ameyal repense à leur étreinte, la dernière fois qu'elles se sont vues, et une sensation de chaleur envahit son visage. Elle inspire son parfum de cannelle, comme un baume pour son cerveau douloureux.

Une pensée la traverse : quel pourrait être son propre parfum ?

— Félicitations, Regard de jade. Tout le monde parle de ton chant au harem. Xalaquia est folle de jalousie. Tu peux être fière de toi.

— Merci.

— Toutes les concubines ont envie de t'entendre chanter, maintenant. Regarde comme elles sont envieuses.

Ameyal balaie les femmes du regard :

— Es-tu certaine de cela ? Toutes ces femmes sont belles, et elles en savent beaucoup plus que moi.

La jeune concubine sourit :

— Tu es bien trop humble. Les concubines rivalisent pour un regard ou une attention du Maître, mais la plupart d'entre elles sont bien trop ordinaires pour espérer renverser la favorite. Ce qui n'est pas ton cas.

Macoa gagne la table, et en revient avec un gobelet de jus de fruits qu'elle lui tend.

Ameyal boit en savourant sa fraîcheur. Elle croque dans une tamale en laissant échapper un soupir de plaisir.

— Comment s'est passée ta première nuit en tant que concubine ?

Le regard d'Ameyal se voile d'un coup. Des larmes montent à ses yeux avant même qu'elle puisse les stopper. Surprise qu'une simple question puisse la faire réagir de cette manière, elle tente de se dominer, redresse le buste et prend une profonde inspiration en fixant Macoa.

La concubine s'approche d'elle et porte sa main à sa bouche :

- Je n'avais pas vu. Qui t'a fait ça ?
- Deux femmes masquées. Elles sont entrées pendant que je dormais.
- Une ride strie le front de Macoa :
- Qu'ont-elles exigé ?
- Que je me refuse au Maître.

Macoa serre les mâchoires et se tourne vers la fenêtre, invitant Ameyal à faire de même. Derrière elles, la salle s'emplit peu à peu. Conversations et éclats de rire se mêlent en une rumeur grandissante, entrecoupée d'intonations aiguës. Ameyal dissimule le couteau sous son corsage.

- Qui se cache derrière cela ?
- Macoa pousse un soupir :
- Cela ne fait aucun doute.
- Ameyal fronce les sourcils :
- Xalaquia ?
- La concubine hoche la tête d'un air grave :
- Tene respectera toujours les Lois. Et pour cause : c'est elle qui les impose. Elle ne fera rien contre toi tant que tu ne les enfreindras pas. Mais Xalaquia n'est pas comme elle. Je t'avais dit qu'elle ne ferait rien tant qu'elle ne se sentirait pas menacée. Ta réussite à l'épreuve a changé sa façon de te percevoir, car tu as prouvé que tu peux attirer l'attention du Maître.
- Les yeux de Macoa se plissent :
- Et cela ne fait que commencer.
- Que veux-tu dire ?
- Celle qui s'habille de sable a les moyens de te causer des ennuis. Beaucoup d'ennuis. Elle peut répandre des rumeurs, mettre en place une pression psychologique, envoyer des émissaires te traquer et même t'attaquer en plein jour.
- Est-ce lié au secret que j'ai découvert sur elle ?
- Ça l'est certainement. Mais la principale raison pour qu'elle agisse ainsi est de t'empêcher de lui faire de l'ombre.
- Une sensation d'étouffement saisit Ameyal.
- Je ne comprends pas. Je ne suis rien, je ne serai jamais rien par rapport à elle. En outre, je ne compte pas m'offrir au Maître.
- La logique voudrait, au contraire, que tu fasses tout pour que cela arrive.
- Ameyal déglutit.
- Retourne-toi discrètement, poursuit Macoa, et dis-moi ce qui différencie les femmes qui nous entourent.

Ameyal tourne la tête vers la salle à manger, occupée à présent par une vingtaine de concubines. Des esclaves de l'intérieur, dont Cinteotl, passent parmi elles avec des plats fumants. Certaines femmes se contentent de discuter. D'autres croquent dans des tamales, savourent des viandes, du poisson ou des fruits, boivent dans des coupes colorées. Leurs robes brodées s'entremêlent et se confondent. Parfois, des regards curieux se tournent vers Macoa et elle.

Un détail jusque là inaperçu saute aux yeux de la jeune fille :

- Elles se ressemblent toutes.
- Exactement.
- Macoa lui adresse un clin d'œil qui n'est visible que d'elle :
- Tu comprends à présent pourquoi Xalaquia se méfie de toi.

Ameyal plisse les yeux, cherchant à comprendre ce que signifient les paroles de sa mentore. Se pourrait-il que Xalaquia la craigne, elle qui ne connaît rien des coutumes et des codes, des alliances et des rivalités, des différentes forces en présence ? Elle qui n'a aucune esclave pour la

servir et la protéger, aucune tueuse pour accomplir ses basses besognes ?

— Les visages que tu vois bavarder, déjeuner, rire, boire, reprend Macoa, ne sont rien de plus que des masques. Certaines femmes du harem sont prêtes à marcher sur les autres pour avancer et gagner une parcelle de pouvoir. D'autres dissimulent leur peur derrière leur sourire éteint. En vérité, deux clans s'affrontent à coups de mensonges, chantages et autres manipulations. Le harem est le siège d'une guerre sans fin.

Ameyal fronce les sourcils :

— Xalaquia contre Pixcayan ?

Macoa hoche la tête.

— Et même au sein des clans...

Tendant de rester discrète, la jeune fille passe en revue certains des visages qui l'entourent. Deux femmes appartenant à un même groupe semblent en effet se jauger du regard.

— Et si l'on refuse d'appartenir à un clan ?

— Oublie cela.

— Pourquoi ?

— Les femmes qui n'appartiennent à aucun clan renoncent, comme moi, à tout pouvoir. Est-ce ce que tu désires ?

Ameyal secoue la tête.

— Maintenant que tu as reçu ton nom, reprend la concubine, tu entres dans un nouveau monde. Si des alliances peuvent te placer en sécurité à un moment, elle peuvent te mettre en danger à un autre. Des allégeances peuvent te donner du pouvoir comme t'en faire perdre. Elles peuvent t'offrir les braséros ou te mener directement en prison. Voire à la mort. Regarde la troupe qui se trouve dans le fond, aux côtés de Rivière noire. La vois-tu ?

Ameyal se décale pour apercevoir le fond de la salle. Autour de Rivière noire sont regroupées cinq jeunes femmes. Tandis qu'elle les observe, l'une d'entre elles la remarque, lui faisant baisser la tête.

— Les femmes de ce groupe soutiennent Celle qui s'habille de sable. C'est grâce à la séduction et à la sensualité que la favorite a acquis son pouvoir, et c'est par l'intimidation qu'elle le conserve. Tout son être, toutes ses pensées sont dirigés vers le triangle divin situé au creux de son corps. Ce sanctuaire est ce par quoi et à travers quoi elle obtient tout.

La jeune fille fronce les sourcils :

— C'est étrange. Comment une personne aussi égotique a-t-elle pu réunir tant de femmes autour d'elle ?

— Elle ne l'a pas fait. Rivière noire l'a fait pour elle.

— Rivière noire ?

— Rivière noire dirige le clan de Xalaquia en prenant ses ordres directement d'elle. Toutes deux y trouvent leur compte. Cela permet à la favorite d'exploiter sans pitié les femmes qui se trouvent à ses pieds, et à la concubine d'occuper l'une des meilleurs positions du harem, sans avoir à craindre la plus dangereuse de toutes les femmes.

Ameyal tourne le visage vers Rivière noire, qui, d'un mouvement de main, chasse l'une des concubines qui baisse la tête et quitte la salle à manger.

— Quelle place Izelka va-t-elle chercher à occuper au sein de ce clan ?

— Elle va se hisser juste en dessous Rivière noire. Je ne serais pas surprise qu'une rivalité fraternelle ne les oppose, et qu'elle finisse par prendre sa place.

La jeune fille hausse les sourcils :

— Xalaquia va-t-elle la laisser faire ?

— Elle va s'en amuser. Celle qui s'habille de sable tolère toutes les femmes, tant qu'elles restent en dessous d'elle. Peu lui importe la place qu'elles occupent au sein de la hiérarchie clanique. Ce qui compte à ses yeux, c'est de toujours être la meilleure. Ses ambitions lui donnent une force et une énergie insoupçonnées, et elle œuvre depuis qu'elle est entrée comme esclave de

l'extérieur pour les assouvir. Seul le Serpent précieux sait jusqu'où elle veut aller.

La jeune fille plisse les yeux. Ambitieuse, battante et combative : il lui semble que Macoa, sans le savoir, est en train de lui parler d'elle-même. Tout ce qu'elle est en train de lui dire ne produit qu'un seul effet : la volonté de battre Celle qui s'habille de sable à son propre jeu.

— Lequel des deux clans est-il le plus fort, celui de Xalaquia ?

— Évidemment.

Le moment où Ameyal a baisé la bague de Pixcayan lui laisse un goût amer dans la bouche.

— Voilà ce que je n'ai pu t'expliquer lorsque tu as accepté la proposition de la première épouse pour sauver ta peau, reprend Macoa. C'est l'une des raisons qui a motivé l'attaque de la nuit passée, sans en être la cause principale.

La concubine s'approche d'elle, plongeant ses yeux dans les siens :

— Tu as choisi ton camp depuis longtemps déjà. Désormais, il va falloir assumer ce choix passé et te préparer avec moi pour l'avenir. Et l'avenir porte un nom.

Macoa s'approche encore, effleurant presque son visage :

— Ahuizotl.

La jeune fille blêmit. Macoa ajoute dans un souffle :

— Tu ne pourras pas le fuir éternellement. Tout le chemin parcouru te mène jusqu'à lui. Si tu veux devenir concubine, il va falloir lui offrir ta fleur. Tu n'as pas d'autre choix.

— Que fais-tu de Xalaquia ?

— Il y a peut-être un moyen de la faire changer d'avis, en utilisant le secret que tu as appris sur elle.

La jeune fille écarquille les yeux.

— La faire chanter ?

— Je t'avais dit que cette information trouverait son utilité un jour. Il me semble que tu n'en as jamais eu autant besoin qu'aujourd'hui.

Un étrange sourire glisse sur les lèvres de la concubine, dont les paroles reviennent à l'esprit d'Ameyal.

Au harem, connaissance et pouvoir se confondent.

La jeune fille déglutit. La nuit où elle a surpris Xalaquia avec un autre homme que le Maître lui revient en mémoire. Le visage de son amant réapparaît devant ses yeux. Sa peau se couvre de frissons à l'idée de tenter d'intimider la favorite.

Si seulement Macoa savait que c'est de son frère dont il est question !

Tous les visages se tournent soudain vers l'entrée de la salle, où est apparue Izelka. Radieuse comme la fille de Tonatiuh en personne, la jeune fille sourit, revêtue d'une robe échancrée et brillante de couleur rouge sang.

Tandis que les femmes applaudissent, Ameyal adresse un regard interrogatif à Macoa, qui lui fait signe de les imiter. Izelka traverse la salle jusqu'au buffet, le port haut et élégant. Un groupe de trois jeunes femmes la salue en inclinant le visage. L'une d'elles adresse un bref regard à Ameyal.

— Qu'a-t-elle à me regarder ainsi ? s'enquiert celle-ci. Pourquoi ont-elles applaudi Izelka ?

— Izelka porte la robe de celle qui s'est offerte au Maître.

Ameyal se tourne vers Macoa d'un coup :

— Vous voulez dire qu'il a déjà dormi dans sa chambre ?

— Oui, et ce n'est pas bon signe.

— Pourquoi ?

— Parce que cela signifie qu'elle a sa préférence parmi vous trois.

Le cœur d'Ameyal rate un battement.

Izelka porte une coupe à ses lèvres en riant. Une esclave de l'intérieur est en train de lui préparer une assiette, et Perle blanche l'a rejointe, l'œil brillant d'admiration. Sa nuit semble s'être bien passée. Ameyal serre les poings. Izelka aura-t-elle toujours une longueur d'avance ? Fera-t-elle toujours mieux qu'elle ?

De nombreuses femmes entourent la jeune concubine à présent, lui souriant et la congratulant. En voyant la manière dont elle les regarde, Ameyal se dit qu'Izelka ne tardera à prendre le pouvoir sur elles. Et l'appui de Xalaquia n'y sera sans doute pas étranger.

Le cœur de la jeune fille s'accélère. Son corps se tend. Hors de question qu'Izelka lui vole l'invitation à la réception et sa possibilité de s'échapper. L'envie de la dépasser l'étreint une nouvelle fois, plus forte que jamais. Dès lors, deux solutions s'offrent à elle : se montrer meilleure qu'Izelka, ou trouver une faille qui la fera plonger.

Toutefois, elle a beau fréquenter Izelka depuis plus d'un an, elle ne lui connaît pas de faiblesse. Et comment se montrer meilleure qu'elle, sans pour autant s'offrir au Maître ?

— Lorsque tu te sentiras prête, reprend Macoa, tu pourras à ton tour t'offrir à Ahuizotl.

Ameyal fronce les sourcils. Il s'agit justement de ce qu'elle veut éviter.

— À ce moment-là, tu iras trouver Necahual et tu lui donneras la fleur de ton choix. Elle ira la porter au Maître, qui décidera de la date à laquelle il viendra visiter ta chambre.

— Une fleur ?

— La fleur représente le symbole de ta virginité.

Ameyal se mord les lèvres.

— Les braséros seront apportés à ta fenêtre pour la nuit, accompagnés de presque tous les traitements de faveur dont bénéficie la favorite. Il va te falloir préparer tout cela si tu ne veux pas que le Maître ait une mauvaise expérience. Même si tu ne le vois qu'une seule nuit.

Une sensation d'écœurement saisit Ameyal lorsqu'elle s' imagine nue, offerte à Ahuizotl qui se trouverait nu également. Comment pourrait-elle supporter cette vision ?

D'un regard, Macoa désigne deux jeunes femmes qui marchent vers elles. Elle glisse un mot à son oreille :

— Ne parlons plus de tout cela. Il est temps pour toi de te mêler aux concubines. Celles-ci font partie du clan de Xalaquia. Traite-les avec égard, comme si tu l'ignoraies.

La jeune fille hoche la tête. La présence de Macoa la rassure, lui laissant un goût doux et chaud dans la bouche. Comme si elle devinait ses pensées, Macoa lui sourit. Portant un fruit à ses lèvres, elle en croque un morceau et se tourne vers les deux grandes concubines à la peau lisse, cacao clair, qui s'approchent. De longues tresses de cheveux encadrent leurs visages. L'une d'elles est marquée d'une petite cicatrice, juste au-dessus des lèvres. Ameyal reconnaît l'une de ses adversaires lors de la partie de patolli.

— Bonjour Macoa, fait la concubine à la cicatrice. Nous sommes venues féliciter Regard de jade pour sa prestation lors de l'épreuve finale.

— Merci de lui faire cet honneur. Regard de jade, tu as devant toi Chiltik et Kostik, que tu peux saluer.

Sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, Ameyal ressent un malaise en présence des deux femmes.

— Enchantée, répond-elle en inclinant le visage.

— Nous nous sommes déjà rencontrées.

Ameyal comprend d'où vient son malaise en reconnaissant le parfum musqué qui émane de l'une des concubines. Les deux femmes sont-elles celles qui l'ont agressée ? Font-elles allusion à l'attaque nocturne ?

Un froid l'envahit, mais elle fait de son mieux pour le cacher sous un sourire.

— La partie de patolli, précise la concubine à la cicatrice. Tu ne te souviens pas ?

La jeune fille reste figée. En effet, les deux jeunes femmes se trouvaient avec Xalaquia lorsque la favorite l'a forcée à jouer au jeu de hasard. Ce sont elles qui avaient offert leurs bijoux à Xalaquia, tout en vantant ses mérites. C'est à elle que Xalaquia faisait référence lorsqu'elle expliquait avoir gagné deux esclaves au patolli.

Prise d'effroi, Ameyal lève son gobelet d'une main tremblante :

— Évidemment. Comment aurais-je pu vous oublier ?

*

Ameyal traverse les parterres de fleurs ornés de fontaines qui parent les abords du harem et plonge dans les bois. Il lui faut être seule pour digérer ce qui s'est passé la nuit précédente, ce qu'elle a appris de la bouche de Macoa et la révélation bouleversante que sa rencontre avec Chiltik et Kostik a apportée.

Une fois parvenue à la fontaine au dauphin, elle trempe ses mains dans la vasque et savoure le contact de l'eau fraîche sur son visage.

Des éclats de voix retentissent au loin, côté harem. À travers les branchages se dessinent des silhouettes vêtues de robes qui descendent les marches.

Poussant un soupir, Ameyal se glisse dans l'ombre des arbres, s'éloignant jusqu'à une clairière où elle n'entend rien d'autre que les insectes et les oiseaux.

Levant la tête, elle prend une grande inspiration en détendant ses doigts encore douloureux.

Un jappement retentit soudain, la faisant revenir à la réalité. Face à elle se trouve un chien couleur de lune, campé sur ses pattes arrière. Il découvre ses crocs et se met à grogner. Un autre chien, plus petit, d'un jaune pâle et dépourvu de poils, le rejoint alors, aboyant dans sa direction. La jeune fille recule et s'éloigne en jetant des coups d'œil craintifs derrière elle, rassurée de ne pas être poursuivie par les animaux.

Ses pas l'emmènent au cœur d'une clairière étroite, inconnue, où se dresse un arbre dont la silhouette lui évoque un géant debout, décapité, les bras écartés. Contrastant sur le vert vif des palmiers environnants, l'écorce noire, filandreuse, semble craquelée et rongée.

Ameyal s'en approche, saisie par la sensation de solitude, de tristesse et de désolation qui imprègne les lieux baignés d'une odeur de sous-bois. Elle pose la main sur l'écorce et la retire aussitôt. Le tronc mort la fait frissonner.

Une voix caverneuse retentit au même instant :

— Tu aimes cet endroit ?

La jeune fille tourne la tête d'un coup et tressaille.

Face à elle se dresse Ahuizotl, un long manteau noir sur les épaules et une coiffe de plumes rouge vif sur le crâne. Le corps frissonnant, la jeune fille ouvre les lèvres, les referme, incapable de sortir un mot.

Un silence s'abat sur elle, à la fois lourd et gênant.

— Cette clairière est l'une de mes préférées. Personne n'y vient jamais. Tu es la première que je croise ici.

Au ton dépourvu d'animosité du Maître, Ameyal parvient à se reprendre. Elle se prosterne et fait le signe d'embrasser la terre.

— Relève-toi, Regard de jade. Laisse-moi admirer tes yeux maintenant qu'ils sont guéris.

Ameyal s'exécute, le visage tremblant. Le Maître s'approche si près qu'elle sent son parfum de campêche, aux notes puissantes et volatiles. Le même parfum que la clairière.

Ses yeux tremblent tandis qu'il l'observe.

La partie droite de son visage, lisse et sculpturale, est celle d'un homme dans la force de l'âge, au regard sombre et aux sourcils broussailleux. La balafre profonde et sinueuse qui traverse son orbite creuse s'étire sur toute l'autre partie de son faciès. En son centre se recroqueville un bourrelet de peau rouge rabougrie. Ameyal frissonne en pensant à la souffrance qui a dû le faire naître.

Ahuizotl esquisse un mouvement vers elle, et les pierres de ses colliers scintillent dans les rayons du soleil qui filtrent à travers les cimes. Les muscles saillent de ses bras énormes. Ameyal ne peut croire se trouver seule face à celui par qui et pour qui tout advient. Face au cousin de l'Orateur vénéré des Aztèques. Face à un homme qui pourrait, d'un claquement de doigts, la condamner à mort ou faire d'elle une Reine.

L'œil unique d'Ahuizotl se plante dans les siens, la happant dans l'univers obscur de sa pupille. Il remue comme s'il fouillait en elle. Se sentant mise à nue, Ameyal voudrait fuir ce regard mais elle ne peut pas.

Elle est comme hypnotisée.

— Ils sont comme deux trésors, deux bijoux volés aux étoiles. Je n'en ai jamais vu de tels.

Ameyal recule le visage.

— Merci, Maître.

Sa voix tremble. Ne sachant que faire de ses mains, elle se tord les doigts.

— Pourquoi as-tu fui, l'autre fois, lorsque je t'ai croisée ?

— Je... je n'étais ni maquillée, ni habillée.

— Je t'ai appelée et tu ne t'es même pas retournée. Sais-tu seulement ce qu'il peut t'en coûter au regard de la troisième Loi ? Toute concubine...

— Toute concubine voue sa vie, son corps et son âme au service du Maître. Je sais. Mais je ne suis pas encore concubine au regard de la deuxième Loi, qui stipule qu'une élève ne le devient qu'après vous avoir offert sa fleur.

La pupille d'Ahuizotl se dilate. Son poing se ferme d'un coup :

— Tu me coupes la parole ?

Sa voix glace Ameyal, qui déglutit. Dans le frissonnement des feuilles qui les écrasent, des sentiments confus l'envahissent. La présence du Maître assèche sa bouche et trouble sa vue. Est-ce l'impression de pouvoir qui émane de lui ?

Elle lui a coupé la parole. Elle a outrepassé ses droits, et pourtant Ahuizotl n'a pas levé la main sur elle. Une chose est en train de se produire sans qu'elle puisse expliquer pourquoi. Comme s'il n'était pas contre le fait qu'elle enfrenne les règles et lui résiste. Elle repense aux conseils de Teicu : doit-elle s'afficher dans toute sa vérité, dans toute sa différence ? Doit-elle continuer de lui résister ?

Levant le menton, elle serre les dents et prend une profonde inspiration :

— Le Maître a pour habitude de tout obtenir d'un claquement de doigts. Mais un véritable trésor ne s'obtient pas de cette manière. Il exige des sacrifices. Il se gagne à force de courage et de détermination.

L'œil du Maître s'écaille. Son visage recule légèrement.

Ameyal guette la réaction qu'elle pourra y lire. Va-t-il entrer dans son jeu, ou lui décrocher la mâchoire d'un coup de poing ?

Un sourire furtif glisse sur les lèvres d'Ahuizotl, dont la balafre se plisse et se déforme.

Une sensation de chaleur envahit Ameyal.

Teicu avait raison. Elle est sur la bonne voie.

Une main puissante, rugueuse, saisit soudain sa main.

— Je vais te prendre ici-même, contre cet arbre. Célébrons l'amour et la mort du même

coup.

La jeune fille frémit.

L'idée de s'unir à lui devient tout à coup aussi concrète qu'effrayante. Le visage grimaçant d'Amocualli se substitue à celui d'Ahuizotl, les rires des deux hommes retentissent, montent dans l'air chaud et saturé, s'entremêlent jusqu'à ne former qu'un. Ils s'accompagnent bientôt du cri de fureur de Xalaquia.

La vision d'Ameyal se brouille. Elle se sent vaciller.

Saisie de tremblements, elle cherche à se dégager sans y parvenir. Elle force de plus belle, et ses mains glissent d'un coup, libérées par la moiteur qu'elles secrètent. Perdant l'équilibre, elle bascule en arrière, et s'érafle la peau sur l'arbre mort en tentant de se rattraper.

Le Maître l'aide à se relever, un sourire amusé sur les lèvres. Il saisit sa main, dont la paume striée d'éraflures laisse pointer de fines gouttelettes de sang. Faisant pression sur son index, il fait gonfler l'une des gouttelettes.

La jeune fille le fixe sans pouvoir bouger.

Plongeant son œil dans ceux d'Ameyal, Ahuizotl porte le doigt à ses lèvres et aspire.

Une sensation de dégoût et d'oppression étreint la jeune fille. Comme si elle s'enfonçait dans une eau toujours plus trouble, toujours plus visqueuse, noire et glaciale, sans possibilité de lutter. Comme si elle sombrait sans pouvoir remonter vers une lueur extérieure bientôt hors de portée.

Une pression sur sa main la ramène à la réalité dans toute son horreur. Le Maître et elle-même, dans un endroit reculé, au-delà de toute atteinte, un endroit dans lequel il peut lui faire subir ce qu'il désire en toute impunité. Pétrifiée, elle ne peut décrocher les yeux de lui tandis qu'il approche son visage monstrueux du sien, et que son odeur boisée la recouvre.

Au prix d'un effort, Ameyal parvient à parler d'une voix dont elle peine à dissimuler le tremblement :

— Son Excellence... est un homme respectueux des femmes. Et l'on pourrait nous découvrir.

— Qu'importe. Je crèverais les yeux de celles qui nous auront regardés.

Le ton d'Ahuizotl est sec, sans appel.

La respiration d'Ameyal se coupe net.

Ne voyant d'autre alternative, elle tente de reculer, mais quelque chose l'empêche de s'échapper.

Le tronc mort.

Ahuizotl se penche sur elle, et ses lèvres sèches effleurent sa joue. Son souffle envahit sa nuque et sa respiration saccadée assourdit Ameyal. Plus rien d'autre n'existe que lui. Le cœur à la dérive, la jeune fille secoue la tête à droite et à gauche, cherchant comment lui échapper, constatant avec effroi qu'il n'y a pas d'issue possible.

Lorsque les lèvres du Maître se pressent contre les siennes, un haut-le-cœur la saisit.

Une idée lui vient soudain.

Dangereuse, risquée. Celle de pousser le jeu plus loin pour le faire cesser.

Elle dépose son autre main sur celle du Maître, au contact brûlant. L'œil d'Ahuizotl observe leurs deux mains jointes. La main lisse et claire de la jeune fille ressort sur la peau tannée, striée de cicatrices de l'ancien guerrier.

Ameyal imprime une pression pour lui faire lâcher prise.

— Je vous en prie, Maître, glisse-t-elle avec douceur. Je n'ai pas encore choisi ma fleur.

La mâchoire d'Ahuizotl retombe d'un coup. Comme s'il comprenait tout à coup qu'il était sur le point d'enfreindre ses propres Lois, son emprise se relâche.

Ameyal glisse sur le côté. Il lui faut profiter de cette seconde de sursis pour fuir.

— À plus tard, conclut-elle en tournant le dos au Maître du harem. Que Tlaloc veille sur son Excellence.

*

— Chiltik, Kostik. Ce sont elles, Macoa. J'en suis sûre. J'ai reconnu leur parfum.
— Un parfum ne constitue pas une preuve suffisante.
— Mais tout correspond ! Et tu m'as dit qu'elles traînent toujours à deux.
— Je connais bien Chiltik et Kostik. Même si elles sont proches de Xalaquia, je ne les pense pas capables d'une telle chose.
— Personne, ici, n'est ce qu'il semble être.

La jeune fille se redresse dans un soupir et s'assied sur le lit.
Son regard se pose sur une petite statuette où se tiennent deux femmes enlacées, grimaçantes, et s'échappe par la fenêtre de la chambre de la concubine. Il se perd dans la forêt d'étoiles qui s'étend sur le drap de la nuit.

— Raconte-moi ce qui s'est passé avec Ahuizotl.
Ameyal tourne la tête vers Macoa, dont le visage se profile sans qu'elle puisse voir ses yeux :
— Il est apparu sans que je ne l'entende. J'ignore s'il m'avait suivie ou pas.
— Comment as-tu réagi ? demande la concubine dans un souffle.
— J'ai couru. Rien qu'à sentir ses mains sur moi, j'ai eu la nausée.

Macoa baisse la tête.
Les épaules voûtées, la jeune fille se lève en s'entourant d'un drap. Elle gagne la fenêtre avec un goût amer dans la bouche ; ce n'est pas en agissant ainsi qu'elle sera invitée à la réception. Mais comment lutter contre sa répulsion ? Dans le brouillard opaque qui la submerge, elle ne voit pas quoi faire ni où aller. Une chose est certaine, toutefois : de toutes les possibilités qui s'offrent à elle, faire chanter Xalaquia comme l'a suggéré Macoa sera la dernière chose qu'elle mettra en application.

Chassant ces idées de son esprit, Ameyal se penche vers les jardins, contemplant les longs nuages aux franges d'argent qui glissent sur le firmament. L'air frais de la nuit la fait frissonner. Le vide qu'elle surplombe semble sur le point de la happer.

Le hululement d'une chouette trouble le silence au moment où une main effleure son épaule. Elle tressaille.

— Qu'a fait Ahuizotl lorsque tu as fui ?
— J'ai senti peser sur moi tout le poids de son désir et de sa frustration. J'avais peur qu'il me suive, mais il ne l'a pas fait.
Macoa secoue la tête :
— Il va te falloir chasser cette peur qui te retient.
La main de la concubine se pose sur la hanche d'Ameyal. Son corps se presse contre la jeune fille, qui tente de l'éloigner dans éclat de rire nerveux :
— Je t'ai dit que je n'ai pas envie.

Mais la jeune concubine s'est encore approchée. Son parfum de cannelle entoure Ameyal, la berce, l'ensorcelle. Son regard scrute tour à tour ses lèvres, son nez, ses yeux.
Macoa tombe soudain à genoux au pied de la fenêtre.

— Que fais-tu ?
— Rien de mal. Fais-moi confiance et détends-toi.

Ameyal tente de lui tourner le dos, mais la concubine la retient et l'embrasse sur le haut de la

cuisse. La jeune fille se crispe, tournant la tête vers le rideau d'entrée et tendant l'oreille. Si quelqu'un surgit alors qu'elles s'adonnent au patlachuia, elles ne verront le jour ni l'une ni l'autre.

Mais le silence règne toujours.

Elle lutte, mais elle ne peut résister à la douceur de Macoa.

Elle avait oublié.

Alors qu'elle tente de se soustraire à l'emprise de la concubine, un gémissement s'échappe de sa bouche et elle s'abandonne. Une sensation brûlante éclate en elle, comme si son corps se réveillait après une longue nuit d'hiver. Comme si une énergie refoulée éclatait d'un coup, telle une fleur de coton trop longtemps refermée sur elle-même.

Lorsque le visage de la concubine disparaît sous le drap, la caressant de plus en plus profondément, la respiration d'Ameyal envahit la chambre.

Le tissu qui recouvrait son corps glisse alors sur le sol.

Macoa s'interrompt soudain, levant les yeux vers elle. Immobile, elle l'observe sans prononcer un mot.

Ameyal sent une frustration la gagner :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Tu m'as dit que tu n'avais pas envie.

Une grimace strie le visage d'Ameyal, qui saisit le visage de la concubine et l'enfouit entre ses cuisses.

— J'ai changé d'avis.

Un rire étouffé retentit. La jeune fille ferme les yeux, essayant de se laisser porter.

La dernière entrevue avec le Maître lui a laissé un goût amer sur les lèvres. Elle pensait pouvoir le séduire, mais elle doute désormais d'avoir l'occasion de le faire sans qu'il ne cherche à abuser d'elle. La mission de la Fleur Quetzal lui paraît tout à coup beaucoup plus ardue que ce qu'elle pensait. Une étoile filante traverse le ciel, retombant en pluie neigeuse au-dessus des jardins. Doit-elle y voir le signe de son futur échec ?

Un frisson remonte le long de son dos. Elle se cambre. Un gémissement s'échappe de ses lèvres.

Macoa s'est relevée. Avec douceur, elle l'entraîne sur l'édredon blanc, doux et vaporeux, l'invitant à s'allonger. Ameyal se laisse porter. Lorsque la concubine lui dépose de petits baisers dans le cou, des picotements hérissent toute la surface de son corps. Les lèvres de Macoa passent à sa portée, et Ameyal les embrasse, prenant sa lèvre supérieure dans sa bouche. Charnues et pulpeuses, elles sont comme un fruit délicieux, gorgé de soleil. Leurs langues s'entremêlent et se caressent. La concubine effleure sa poitrine du bout des doigts et ses seins se hérissent.

Ameyal passe sa main derrière le dos de Macoa et l'attire à elle. Toutes deux s'embrassent corps contre corps, peau contre peau, et leurs cuisses se fondent les unes dans les autres. La jeune fille sent le plaisir la gagner, redescendre, feindre de s'arrêter pour mieux revenir et l'emporter. N'y tenant plus, elle s'allonge sur la concubine, embrassant sa bouche, palpant ses fesses, effleurant ses seins, caressant son point d'or recouvert de rosée.

Bientôt, les deux concubines ne sont plus que souffles et soupirs, plaisirs et douceurs humides.

Lorsque le corps de Macoa se tord sur lui-même et que ses mains serrent les draps froissés, le visage rejeté en arrière, à l'abandon, Ameyal étire son plaisir et toutes deux meurent dans un ultime sursaut, dans un soupir qui les emporte loin au-delà des murs du harem.

Ameyal retombe sur les draps essoufflée. Elle n'entend plus que les battements de son cœur et leur respiration affolée, qui se calme peu à peu.

Le silence revient.

— Tu es pleine de surprise, souligne Macoa.

La jeune fille tourne la tête vers elle, et ce qu'elle voit n'est que courbes et beauté.

— Jamais je n'avais imaginé ressentir quelque chose comme cela un jour.

— C'est normal. Tu n'avais jamais fait l'amour avant de me connaître.

Ameyal reste pensive. Est-ce vrai ? N'avait-elle jamais fait l'amour avant de connaître la jeune femme ?

Elle repense à Acatl, à la sensation ressentie juste avant que le drame de Huaxca ne survienne. À la douleur de sa première fois s'était superposée l'esquisse d'un plaisir sans aucune mesure avec ce qu'elle vient de partager avec la concubine.

— Je suis heureuse que tu t'ouvres à nouveau à l'amour.

Une sensation de chaleur gagne Ameyal, qui se laisse bercer par le torrent de volupté qui se mue peu à peu en rivière, puis en lac.

— Je ne pensais pas que cela puisse être aussi beau.

Un instant passe, sans peur ni question, sans harem et sans Lois, un instant divin de pure présence au monde.

Ameyal rouvre les yeux d'un coup, se demandant si elle ne s'est pas endormie.

Une crainte la saisit et elle jette un œil au rideau de sortie, toujours immobile. Allongée à côté d'elle, la concubine la contemple en souriant.

Se levant dans un bâillement, Ameyal gagne la chaise sur laquelle est accrochée sa robe de nuit. Une impression étrange enveloppe ses mouvements, comme si elle volait. Comme si elle glissait sur les nattes du sol sans même les toucher.

— Où vas-tu ? demande Macoa en se redressant.

— Je retourne dans ma chambre.

La concubine se lève à son tour :

— Ce n'est pas prudent. Il te faut un endroit placé à l'abri de Xalaquia.

Ameyal enfle sa robe en secouant la tête :

— Je ne connais aucun endroit sûr à part ta chambre.

Un sourire rehausse les lèvres de la concubine :

— C'est justement à cet endroit que je pensais.

Ameyal s'arrête dans son mouvement. Elle fixe Macoa avec des yeux étonnés :

— Dans ta chambre ? Mais je croyais qu'il fallait éviter autant que possible.

— Je t'ai dit ça avant que tu ne sois attaquée. Je n'avais pas prévu ce qui allait arriver.

— Et la septième Loi ?

— Hormis le Maître, personne n'est jamais entré dans ma chambre de nuit. Tant que tu viens après le coucher de Tonatiuh et que tu repars avant son lever, nous ne risquons rien.

— Et si Ahuizotl venait par ici ?

— Il n'a quitté la chambre de Xalaquia que trois fois en six mois. La troisième d'entre elles était la nuit dernière, celle qu'il a passée avec Izelka.

La concubine saisit sa main, qu'elle porte à sa joue. Elle dépose un baiser sur sa peau :

— Allons, Ameyal, tu n'as pas aimé ?

La jeune fille se sent rougir :

— Si, bien sûr.

— Alors pourquoi te priver du peu de réconfort que tu peux obtenir ici ?

Ameyal considère la jeune femme nue qui se dresse devant elle et laisse échapper un soupir. Les yeux brillants de Macoa renvoient l'éclat de la lune. La source de plaisir qui a jailli en elle ne s'est pas encore tarie. La vague ne s'est pas encore retirée, et elle doit reconnaître qu'elle y goûterait bien une nouvelle fois.

Néanmoins, quelque chose la retient sans qu'elle sache de quoi il s'agit.

Elle tente de mettre de l'ordre dans ses idées. Macoa n'a jamais représenté autre chose que douceur, affection et plaisir, et elle ne voit aucune raison de la rejeter. Mais d'un autre côté, qu'a-t-elle à gagner dans cette relation, à part un apaisement éphémère, inutile, voire dangereux ?

N'est-elle pas en train de perdre son temps ? Les conseils de Macoa sont-ils vraiment pertinents ? Vont-ils l'aider à quitter ce cloaque ?

— Je t'en prie, insiste la concubine. Reste au moins le temps de te faire oublier par Xalaquia. Je pourrais t'apprendre ce que je sais et t'aider à échafauder une stratégie d'attaque.

La jeune fille esquisse une moue sceptique. Même si la concubine l'ignore, elles n'ont pas le même objectif. Toutefois, les nuits peuvent être propices aux confidences, et aux informations salvatrices.

Une main se pose sur son sein droit, le faisant palpiter à travers le tissu.

Un éclair la traverse.

Les lèvres de Macoa se reposent sur les siennes.

— D'accord, souffle Ameyal, mais seulement quelques nuits.

*

Le jour suivant semble marqué par la colère des dieux.

Dissimulé derrière d'épais nuages déployés par Tlaloc, Tonatiuh semble tout faire pour résister et briller. Mais les rayons qu'il tente à tout prix de faire passer à travers le manteau du dieu des tempêtes n'ont qu'un effet : faire peser sur le harem et ses occupantes un air chaud, lourd et poisseux, agité par le vent d'Ehecatl, venu se mêler de ce qui ne le regarde pas.

Après le déjeuner, Ameyal gagne les jardins en compagnie de Papalotl et de trois autres concubines, à la recherche d'air.

Elle se fige au sortir de l'édifice.

Entouré de trois gardes, le Maître se dresse juste devant elle sur le parvis du harem. Un sourire fier plisse son visage fatigué, ses lèvres et sa cicatrice difforme. Balayés par un vent brusque et capricieux, ses cheveux claquent contre l'arrière de son crâne.

Du sang.

Du sang coule d'une blessure à son bras gauche et ses vêtements, un pagne à la ceinture dorée surmonté d'un long manteau brun sombre qui tombe de ses épaules, paraissent sales et déchirés. À ses pieds s'amoncellent des animaux morts dont le sang écarlate scintille dans le soleil de l'après-midi. Cervidés, volatiles, lapins et autres animaux à la fourrure soyeuse, surmontés de mouches vrombissantes, scrutent Ameyal de leurs yeux vitreux, et semblent pousser des cris de terreur silencieux. L'odeur de fer rampe jusqu'à la jeune fille, lui saisissant les narines.

Un froid l'envahit. Baissant les yeux, elle fait le signe d'embrasser la terre, à l'instar des autres femmes, en sentant une crainte l'étreindre. Le Maître va-t-il la faire venir à lui une nouvelle fois ?

Il ne faut pas lui en laisser l'occasion.

Le regard tourné vers le sol, Ameyal oblique en direction des jardins en évitant les regards d'Amocualli et des gardes qui pèsent sur elle, espérant de toutes ses forces que son nom ne soit pas prononcé, ce qui l'obligerait à revenir en arrière. Elle ne se voit pas faire face une nouvelle fois au Maître ou à ses acolytes. Elle ne voit pas quelle excuse elle pourrait inventer pour prendre congé de lui, ni quel argument elle pourrait avancer s'il s'inquiète de sa fleur.

Une fois à l'abri des branchages, Ameyal prend une grande inspiration.

Elle leur a échappé.

Elle jette un œil en arrière en essayant de calmer les battements de son cœur, et inspecte les hommes et les femmes réunis sous les Reines de la nuit, les cactus grimpants aux énormes fleurs blanches qui ornent la façade du harem. Penchées sur les animaux morts, les concubines qui l'accompagnaient poussent des cris d'admiration qui nourrissent la fierté des chasseurs.

Peu à peu, les jeunes femmes se relèvent, saluent Ahuizotl et gagnent les bois, où elles rejoignent un autre petit groupe. D'autres concubines sortent à leur tour de l'édifice, exprimant leur respect à Ahuizotl et le félicitant pour ses prises.

Après un regard en direction des arbres où Ameyal se dissimule, Ahuizotl remue les lèvres et

sa voix grave résonne au dessus des jardins. Il prend alors la direction du corridor de sortie, suivi de sa garde rapprochée. L'homme aux plumes noires lui emboîte le pas, puis se retourne, jetant un regard aux quelques concubines encore présentes sur le parvis, qui baissent la tête. Ses dents jaillissent en un rictus qui hérissé l'échine d'Ameyal, avant qu'il ne rejoigne Ahuizotl.

Un soulagement gagne la jeune fille en voyant les hommes disparaître derrière les haies de fleurs, bientôt remplacés par des esclaves de l'intérieur, parmi lesquelles Cinteotl. Les jeunes femmes saisissent les carcasses d'animaux et les placent sur des civières composées de cordes et de branchages, avant de les emporter avec elles en direction des cuisines.

— Regard de jade ?

La jeune fille se retourne d'un bond.

La première épouse se tient à quelques pas, dans une robe unie aux tons bleu-gris qui oscille dans l'air agité. Attachés en arrière, ses cheveux sont ornés d'une majestueuse rose blanche. L'agate brune pend à son cou amaigri, légèrement ridé. Elle lui fait signe de la rejoindre dans l'étendue d'herbe qui jouxte les arbres.

Ameyal gagne l'orée du bois et la salue. Les concubines qui entourent la première épouse, parmi lesquelles se trouve Papalotl, souriante, s'écartent pour la laisser passer.

— Aurais-tu un instant à m'accorder ?

— Bien sûr, première sœur.

— Faisons quelques pas ensemble.

Ameyal acquiesce d'un signe de tête, se demandant pourquoi Pixcayan désire s'entretenir avec elle.

Elle se cale au rythme de sa démarche, les épaules serrées et la gorge sèche. La dernière fois qu'elles se sont vues, c'était dans les appartements de Pixcayan, où Ameyal lui avait rendu la robe qu'Izelka lui avait forcé à endommager. La première épouse lui avait proposé une allégeance, que la jeune fille s'était empressée d'accepter en embrassant sa bague.

Le front d'Ameyal se plisse. Pixcayan va-t-elle lui reparler de cet incident ? Compte-t-elle revenir sur sa proposition ? L'obliger à accomplir quelque chose pour elle en échange de son silence passé ?

Toutes deux s'engouffrent dans un bosquet dont les cimes balancent leurs parfums au vent. Les branches tremblent dans le bleu pur du ciel. La première épouse marche en silence, fixant un point inconnu situé droit devant elle, les deux mains jointes dans le dos, comme si elle était en proie à une réflexion intense.

Ameyal tourne la tête en arrière et constate que plusieurs concubines les suivent à quelque distance. Elle se crispe de plus belle, mais tente de se raisonner. Pixcayan lui avait paru sincère et honnête lors de leur entrevue. Il n'y a pas de raisons que les choses tournent mal.

— Félicitations pour ta prestation à l'épreuve finale, souffle la première épouse, sans cesser de regarder devant elle. J'ai eu très peur pour toi. J'ai cru que tu ne serais pas capable de chanter.

— Merci, première sœur, répond Ameyal, commençant à se détendre. C'est ce que j'ai cru également.

Le parfum de rose de la première épouse effleure ses narines.

— Tu as réussi malgré tout. Ton chant et ta danse m'ont emportée. Ils m'ont fait voyager. C'était l'un des plus beaux poèmes qu'il m'ait été donné d'écouter.

Une sensation de légèreté gagne Ameyal, qui sourit :

— Je suis honorée qu'il vous ait plu.

— Quel était-il, d'ailleurs ? Je ne l'avais jamais entendu.

— Je ne sais pas. Je l'ai oublié aussitôt après l'avoir chanté.

La première épouse esquisse une moue déçue :

— C'est bien dommage. Ta mémoire te joue-t-elle des tours ?

— C'est que... je ne sais pas vraiment d'où m'est venu ce poème. Il s'est imposé à moi, c'est tout.

— Sans doute était-ce l'un des chants traditionnels de ton village. Quelque chose que tu aurais entendu étant enfant, et que tu aurais oublié par la suite. À moins que les paroles ne t'aient été soufflées à l'oreille par l'un de tes ancêtres...

— Peut-être.

C'était en effet l'impression qu'Ameyal avait eue lors de l'épreuve finale. Comme si une voix féminine lui soufflait les paroles au moment même où elle les prononçait.

La première épouse ralentit et tourne la tête vers la jeune fille. Quelques mèches se détachent de son visage et oscillent au vent. Ses yeux restent un instant braqués sur la jeune fille, qui s'éclaircit la gorge, cherchant à échapper à son regard perçant :

— Que fait le Maître au harem en plein jour ? D'où viennent ces animaux ?

— Ahuizotl revient de la chasse. Ces animaux sont ses trophées. Il est coutume qu'ils soient exposés dans les jardins pour que les concubines puissent les admirer avant qu'ils ne soient plumés ou dépecés, équarris et rôtis.

Ameyal hausse les sourcils :

— Ils ont capturé tout cela à quatre ?

La première épouse répond d'un sourire entendu :

— Lors d'une partie de chasse, Ahuizotl tient à tuer seul. Il est prêt à tout pour attraper une proie, même à risquer sa vie, ce qui explique sa blessure au bras. Il revient toujours avec une prise, dût-il y passer une ou plusieurs nuit.

— Cela doit lui rappeler la guerre.

— Certainement. C'est un être solitaire, et il aime la sensation que lui procure la traque, même s'il ne se nourrit pour ainsi dire jamais du fruit de sa chasse.

Le mot *traque* rappelle à Ameyal le moment où Ahuizotl l'a immobilisée contre un arbre. Un goût amer envahit sa bouche :

— Il tue tout ces animaux pour rien, alors ?

Un sourire rehausse les lèvres de la première épouse :

— Ce n'est pas pour rien. Je peux t'assurer que nous allons toutes nous régaler dans les jours qui viennent ! Ta question est pertinente, néanmoins : le Maître aime en effet se confronter seul face aux animaux, les affronter, les battre... et pour tout dire, il ne s'y intéresse plus une fois qu'il les a tués.

Ameyal rajuste les mèches qui dansent devant ses yeux. Comment Ahuizotl peut-il déployer autant d'efforts pour poursuivre le gibier, s'il ne jouit jamais du fruit de sa chasse après coup ?

Ses craintes sur les intentions de Pixcayan font place à un autre type de peur. Les paroles de la première épouse lui rappellent les conseils de Teicu sur la soif de conquête des hommes. Le fait qu'ils se désintéressent d'un nouveau territoire une fois qu'ils l'ont obtenu. Dès lors, une question se pose : jusqu'à quelle limite est-il possible d'échapper au Maître ? La préceptrice lui avait assuré qu'il ne tolérerait pas la présence d'une concubine qui lui refuserait sa fleur, et qu'il lui trancherait la gorge comme un vulgaire brin d'herbe.

L'occasion est peut-être venue de trouver comment mettre en place ce que Teicu avait annoncé comme étant impossible. De mettre en place un plan d'action, un fil pouvant la guider, à travers l'épais brouillard qui l'opprime, jusqu'à la sortie du harem en évitant le lit du Maître.

Les jolies femmes représentent sans nul doute un gibier de choix pour le chasseur. Si Ahuizotl aime les sensations que lui procure la chasse, qu'il est prêt à tout pour en faire l'expérience, que serait-il prêt à risquer pour elle, s'il la voyait comme une proie aussi alléchante qu'impossible à saisir ?

La première épouse s'est arrêtée. Elle effleure son épaule de sa main :

— Que dirais-tu de devenir le plus beau trophée de toutes ?

Les joues d'Ameyal rougissent d'un coup. Voilà pourquoi Pixcayan a demandé à la voir. Maintenant qu'elle s'est assurée de son allégeance, elle veut la faire monter dans la hiérarchie du harem pour contrecarrer Xalaquia.

Au-delà de la flatteuse surprise que lui cause cette question pointent néanmoins deux craintes qui lui serrent le ventre : s'unir au Maître malgré la répulsion qu'elle éprouve à son encontre, et désobéir à Xalaquia au point de lui voler sa place.

Gênée par la soudaine proximité de Pixcayan, elle jette un œil autour d'elle.

— N'aie pas peur. Nous sommes seules. Les concubines qui nous suivent constituent ma garde rapprochée ; j'ai entièrement confiance en elles. Les esclaves de l'intérieur sont aux cuisines et celles de l'extérieur dans la cour aux metlals. Quant à moi, je t'écoute.

— Je dois avouer être flattée à cette idée.

Jusque là invisible, un perroquet rouge s'envole au-dessus des cimes en jacassant. La première épouse retire sa main et désigne le chemin du verger :

— Très bien. Continuons.

Les deux femmes reprennent leur marche en silence jusqu'au verger. Déployant leurs longues feuilles sombres sur le ramage vert brillant des autres arbres, les bananiers dansent en bruissant dans le vent. Leurs fruits forment comme des taches de lumière qui voudraient échapper aux regards.

Le sourire à la fois fier, repu et fatigué du Maître revient devant les yeux d'Ameyal, se superposant aux animaux ensanglantés qui gisaient à ses pieds. Il lui semble tout à coup saisir le sens de cette scène. C'est comme si Ahuizotl avait trouvé, dans la longue lutte qui l'opposait à ses proies, une certaine forme d'accomplissement.

Une fin qui justifie la douleur et le sang.

Ameyal lève les yeux vers les fruits gorgés de soleil et prend une profonde inspiration. Et si, tout en fuyant Ahuizotl, elle s'assurait que son regard reste braqué sur elle ? Et si elle se montrait, comme eux, à la fois distante et irrésistible ?

Qui, plus que cet ancien guerrier, pourrait s'avérer plus sensible à cette tentation ?

Elles parviennent au jardin aux cactus. Le vent, qui semble gagner en puissance, tourbillonne entre les hauts saguaros, qui ploient sous lui comme de simples brins d'herbe.

En apercevant la fontaine aux magueys, Ameyal repense à la seconde épouse, qu'elle avait tenté de piéger ici même, et un subtil sourire se dessine malgré elle sur son visage. Comment aurait-elle pu se douter qu'elle reviendrait en ce lieu en tant qu'alliée de la première épouse, après avoir suivi l'enseignement du harem ?

Tournée vers elle, Pixcayan l'observe en plissant les yeux :

— Qu'est-il arrivé à ton visage ?

La jeune fille recule d'un coup, tenant ses cheveux secoués par le vent. Malgré son maquillage, la première épouse a remarqué ses contusions. Que doit-elle faire ? Lui mentir ? Lui dire la vérité ?

Macoa lui a demandé de ne se confier à personne d'autre qu'elle, mais elle lui a aussi fait part de la capacité de Pixcayan à démêler le vrai du faux. Si elle ment à la première épouse, celle-ci pourra s'en apercevoir et retirer la confiance placée en elle. Dans tous les cas, comment expliquer de telles marques autrement qu'en disant la vérité ?

Jugeant le mensonge trop risqué, Ameyal se résout à tout expliquer.

— J'ai été attaquée de nuit.

Le front de Pixcayan se plisse :

— Par qui ?

— Deux inconnues.

— Qu'ont-elles demandé ?

— Que je n'offre pas ma fleur au Maître.

La première épouse pousse un long soupir :

— Elle se sent tellement puissante qu'elle ne cherche même plus à se cacher.

— De qui parlez-vous ?

— De celle dont le nom se dessine sur toutes les lèvres.

Ameyal plisse les yeux. Comment s'assurer que Pixcayan parle bien de Xalaquia et corroborer ainsi les paroles de Macoa ?

— De celle qui s'octroie le Maître chaque nuit, ajoute la première épouse. Pourquoi Tlaloc la laisse-t-elle ainsi impunie ?

Pixcayan porte la main à son front. La jeune fille sent un frisson la parcourir. Ainsi, Macoa avait raison. Il s'agit bien de Xalaquia. À en juger par la réaction de Pixcayan, cela semble encore plus grave que ce qu'elle pensait.

— Je sentais bien que tu me cachais quelque chose.

Ameyal tressaille. Elle n'avait pas pensé à cela. Retenir la vérité équivaut, parfois, à tenter de la masquer. Arrachée par le vent, une branche craque et tombe à quelques pas d'elles.

— Je ne savais pas que cela vous intéressait, première sœur.

Pixcayan s'est arrêtée. Elle plante ses yeux dans les siens :

— Tout ce qui te concerne, tout ce qui concerne Xalaquia m'intéresse. As-tu compris ?

— Oui, première sœur.

Pixcayan se frotte les sourcils, pensive, les yeux fermés. Surprise par le ton sec de sa voix, Ameyal respire avec difficulté. Si elle perd la confiance de la première épouse, elle se retrouvera comme Macoa.

En dehors des clans.

Sans pouvoir aucun.

L'invitation lui échappera, et une lente descente aux enfers sera amorcée.

Les doigts de Pixcayan se crispent sur le néant. Lorsqu'elle ouvre à nouveau les yeux, son visage semble s'être creusé :

— Je croyais t'avoir expliqué à quel point je tiens à m'entourer de gens fiables et à faire face à des situations claires. Dois-je douter de ta loyauté et de ta fidélité ?

Ameyal déglutit. La confiance est sur le point d'être rompue. Elle plonge ses yeux dans ceux de la première épouse et prend le ton le plus sincère possible :

— S'il m'arrive quelque chose à l'avenir, je promets de vous en faire part, première sœur.

Un long silence s'installe. La première épouse reste immobile, les yeux rivés dans ceux d'Ameyal, dont le cœur bat de plus en plus vite. Un nombre croissant de mèches de cheveux gris tournent autour de son crâne, comme des serpents sur le qui-vive.

— Soit, finit-elle par dire. Retournons au harem. Ehecatl va me rendre folle.

La première épouse fait signe de reprendre la marche. Ameyal hoche la tête et la suit à travers une allée de figuiers de barbarie tremblotants, à l'odeur acidulée, essayant de calmer son cœur affolé.

— Xalaquia a commis une erreur, reprend Pixcayan.

Ameyal fronce les sourcils :

— Vous pensez ?

La première épouse secoue la tête en plissant les lèvres :

— En t'attaquant cette nuit, Xalaquia a agi sous le coup de ses émotions, non de la réflexion.

Bien décidée à redorer son image d'une manière ou d'une autre, Ameyal cherche à comprendre ce que veut dire la première épouse, et où peut conduire son raisonnement. Mais elle a beau réfléchir, elle ne voit pas l'erreur qu'aurait commise Xalaquia.

Toutes deux pénètrent dans un bois dont les branches et les troncs s'entrechoquent à se briser. Placées à différentes hauteurs, des cages se balancent, secouant les oiseaux apeurés. Loin derrière elles, les concubines, de moins en moins nombreuses, avancent blotties contre Papalotl.

— Si j'avais été Xalaquia et que j'avais voulu t'éloigner du Maître, je t'aurais laissée t'offrir à lui. J'aurais même tout fait pour que cela se passe le plus tôt possible.

Ameyal s'arrête d'un coup :

— Comment ça ?

— Réfléchis. Xalaquia est experte dans l'art des plaisirs et de l'amour. En outre, elle connaît Ahuizotl sur le bout des doigts. En s'arrangeant pour qu'il partage ta couche maintenant, alors que tu es encore inexpérimentée dans ce domaine et que tu n'as pas encore eu le temps de recueillir de conseils auprès des femmes du harem, elle pourrait très facilement le faire revenir à elle et lui faire oublier ce qu'il a vécu dans tes bras.

— Alors qu'en m'éloignant de lui... elle ne fait qu'accroître son désir pour moi ?

La première épouse lui offre un sourire crispé :

— Tu as très bien compris. Ce qu'elle a fait serait tout à fait valable si tu n'avais pas suscité l'intérêt d'Ahuizotl lors de l'épreuve finale. Mais ce qui est arrivé rend sa réaction maladroite, voire contre-productive. Voilà pourquoi je privilégie toujours la réflexion à l'action. Xalaquia est bien trop impulsive. Elle a une fâcheuse tendance à se laisser dominer par ses émotions.

Pixcayan lève son long doigt vers Ameyal :

— Comme toi.

La jeune fille recule le visage. Elle doit reconnaître que Pixcayan a raison. Maintes fois s'est-elle déjà reprochée son impulsivité. Mais où ce constat la mène-t-il ? L'erreur des unes ne fait pas forcément la réussite des autres. Sans stratégie, la réception lui sera fermée et sa chute inévitable.

La première épouse désigne ses contusions :

— Xalaquia commence à cultiver des sentiments de jalousie à ton égard. Voilà le véritable message de son attaque nocturne. C'est à la fois bon et mauvais. C'est bon, car cela signifie que tu montes dans l'esprit des femmes et que tu as un réel potentiel. C'est mauvais, car la favorite est désormais ton ennemie avérée. J'aurais préféré que cela arrive plus tard. Le plus tard possible.

— Après que je me sois offerte au Maître ?

— Bien après. Quoi qu'il en soit, cette attaque nocturne te montre tout de même quelque chose. Elle prouve qu'en dépit de son audace, de son intelligence et de son charme, Celle qui s'habille de sable reste perfectible. Si tu appréhendes ses failles dès à présent, tu pourras trouver comment la dépasser et remporter le combat qui t'oppose à elle.

Ameyal écarquille les yeux. Comment la favorite peut-elle cultiver des sentiments de jalousie à son égard ? Comment peut-elle douter d'elle-même, alors que le Maître mange dans sa main depuis des mois ?

À la fois surprise et admirative vis-à-vis du raisonnement de la première épouse, elle tente de saisir la portée de ce nouveau point de vue. Ainsi, Xalaquia a laissé une faille se glisser dans son analyse, lui offrant la possibilité d'accroître l'intérêt d'Ahuizotl à son égard, voire de se faire inviter à la réception tout en respectant ses consignes.

Les bois s'éclaircissent peu à peu, laissant apparaître l'étendue verte, ornée de fontaines, qui jouxte le harem et se hérisse au gré du vent.

— Le jeu qu'il te faut mettre en place avec Ahuizotl est très subtil. Il te faut le caresser avec les fleurs les plus délicates. Tu dois d'un côté lui faire croire que tu lui es accessible pour éviter

qu'il ne se décourage, et, de l'autre, lui faire sentir que tu ne lui seras jamais vraiment acquise.

— Comment puis-je faire cela ?

— Laisse parler ta nature de femme. Mets à profit les conseils de Teicu au sujet de l'art, de la beauté et de la conversation. S'il te désire et si tu mènes la danse, tu feras de lui ce que tu veux.

La jeune fille reste pensive. Ainsi, en s'y prenant bien, elle pourrait commander au Maître lui-même ? Cette possibilité lui apparaît aussi saugrenue qu'invraisemblable. Animée d'une moue incrédule, elle secoue la tête. C'en est trop pour elle.

Une fois parvenue à l'étendue gazonnée, Pixcayan s'arrête, tournant le visage vers elle :

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ?

Ameyal déglutit :

— Si... mais tout cela me paraît tellement irréalisable !

— C'est justement cela, poursuit la première épouse, qui fait que tu n'y es pas encore arrivée.

Le regard de Pixcayan reste braqué dans le sien, comme si elle voulait imprimer ses paroles en elle. Puis, détournant les yeux, la première épouse gravit les marches du harem.

Ameyal sent quelque chose naître en elle tandis qu'elle monte l'escalier à son tour. Comme une possibilité nouvelle. La possibilité d'attirer Ahuizotl vers le plus beau, le plus pur, le plus mystérieux et le plus sauvage des territoires, en lui faisant sentir qu'il ne lui sera jamais acquis. Celle de faire monter son désir à un point où elle occuperait toutes ses pensées, et où il n'aurait d'autre choix que de l'inviter à la réception.

Ce faisant, elle pourrait s'enfuir sans rien lui donner d'autre que de vaines promesses et de faux espoirs.

Sans même s'offrir à lui.

En respectant ce que lui demande Xalaquia.

Les conversations des concubines au bas des marches montent jusqu'à ses oreilles. Ameyal tourne la tête et embrasse les jardins d'un regard, savourant l'air boisé qui jusqu'ici l'effrayait. En la dépassant, les jeunes femmes lui adressent des regards curieux dans lesquels il lui semble discerner une pointe d'envie. Malgré le froid environnant, une sensation de chaleur naît dans son corps, gagne son visage sous la forme d'un sourire qu'elle garde discret.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Pixcayan se retourne et lève l'index :

— Attention toutefois. Ce petit jeu doit avoir une fin. Si tu veux devenir favorite, tu devras trouver une parade contre Xalaquia et t'offrir au Maître au moment opportun.

*

Ameyal s'éveille en sentant le drap glisser sur son corps, la laissant à nu. Arrachée au sommeil qui la berçait, elle voit Macoa disparaître, la robe de nuit dans les mains, derrière le rideau de l'entrée.

Un crépitement ininterrompu emplît ses oreilles. Il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agit d'une averse, et se souvenir qu'elle se trouve dans la chambre de la concubine. La lueur grise de la nuit pluvieuse confère aux meubles et objets qui l'entourent des aspects étranges et menaçants. Une odeur aigre imprègne l'air saturé d'humidité, comme celle d'un fruit trop mûr, sur le point de tomber.

Un frisson parcourt la jeune fille, qui tire le drap sur son corps. Que fait la concubine ? Serait-elle malade ? Pourquoi a-t-elle quitté sa chambre sans même prendre le temps de s'habiller ? Aurait-elle entendu, vu quelque chose qui l'aurait effrayée ?

N'osant remuer, elle attend.

Un bruit la fait soudain sursauter. Énorme, noire, redoutable, une chauve-souris est entrée dans la chambre. Ses battements d'ailes emplissent les oreilles d'Ameyal, rythmant le silence pesant de l'absence de Macoa. Elle ressort enfin, laissant place au bruit de l'eau qui coule et du

vent qui agite les arbres.

Ameyal repense à la nuit où elle a croisé Xalaquia avec son amant et tressaille. La favorite ou ses deux sbires seraient-elles liées à ce qui est en train de se passer ?

Le cœur battant, elle saute dans sa jupe, passe son corsage et gagne le rideau de l'entrée à pas feutrés.

Elle tend l'oreille et suspend sa respiration. Il lui semble percevoir des chuchotements dans le couloir attendant. Un échange de murmures dont il est impossible de discerner le sens. Avec d'infimes précautions, Ameyal décale le rideau et jette un œil à l'extérieur. La concubine, de dos, semble occupée à parler à quelqu'un.

La jeune fille recule le visage d'un coup.

Avec qui Macoa discute-t-elle ? La septième Loi et le patlachuia lui reviennent à l'esprit comme une lame acérée, glaçant son corps tout entier. Qu'advient-il si l'on s'aperçoit qu'elle dort avec la concubine ? Si l'on découvre qu'elle a commis l'irréparable ?

La huitième Loi lui offre une réponse aussi formelle que terrible : *toute fautive sera punie par là où elle a fauté.*

Ameyal incline la tête, imaginant son tipili transpercé par une lance d'obsidienne, un sang chaud et poisseux en jaillir, la vidant de ses forces.

Un vertige la saisit.

Elle porte ses mains à son visage. Personne ne doit la trouver ici. Mais que faire ? Elle voudrait bondir dans sa chambre, s'y cacher... mais la présence de l'inconnue l'en empêche.

D'une main tremblante, elle rassemble ses affaires et traverse la pièce à la recherche d'une cachette. Aucun coffre assez grand, aucun meuble vide, aucune cloison derrière laquelle elle pourrait se glisser. Rien, hormis les deux rideaux rouge sombre qui encadrent la fenêtre.

D'un bond, elle se jette derrière le tissu au contact rugueux et s'immobilise, tentant de maîtriser sa respiration affolée.

Un froissement sec retentit, suivi de bruits de pas, puis d'un murmure :

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Ah oui ? Et pourquoi se cache-t-elle, en ce cas ?

— Elle a dû avoir peur qu'il s'agisse de Tene. Regard de jade ?

La jeune fille déglutit. Qui est entré dans la chambre avec Macoa ? Pourquoi la concubine l'appelle-t-elle ainsi, dévoilant sa présence ? Aurait-elle perdu ses esprits ?

— Montre-toi, Regard de jade, insiste Macoa.

Ameyal sort de sa cachette et se fige.

Coatzin.

La seconde épouse se dresse face à elle, les cheveux ébouriffés, un rictus sur les lèvres. Une odeur de miel sucrée et entêtante s'exhale de sa robe sombre et fripée. Son regard de serpent traverse Ameyal, coupant net sa respiration. La jeune fille ne peut détacher le regard du spectre qui la scrute, revenu d'entre les morts pour prendre sa revanche.

— Tu connais Citlalin, n'est-ce pas ? s'enquiert Macoa.

Ameyal tourne la tête vers la concubine, puis vers leur visiteuse :

— Citlalin ?

Elle écarquille les yeux. Dans la pénombre, il lui a semblé voir Coatzin, mais maintenant que Macoa le précise, elle prend conscience de son erreur. La frayeur inspirée par la revenante laisse place à une terreur plus abominable encore : celle d'être dénoncée.

Sentant le regard de Citlalin pénétrer son intimité, ses secrets les plus profonds, elle repense à la menace proférée par la fille de la seconde épouse quelques semaines auparavant, lorsqu'elles s'étaient croisées dans les jardins. Citlalin lui avait confié que sa mère était venue la visiter durant ses rêves, lui assurant qu'elle trouverait le moyen de venger sa mort.

Le moment de la vengeance de Coatzin serait-il arrivé ?

Le corps d'Ameyal se glace à l'idée que la fille du Maître puisse avoir dit vrai. Ses jambes se dérobent sous elle. Elle s'appuie sur un meuble au contact râpeux pour ne pas flancher.

— Que fais-tu ici ? demande-t-elle d'une voix tremblante.

— Elle nous espionnait, répond Macoa.

Ameyal s'aperçoit que la concubine s'est rhabillée. Citlalin l'a-t-elle vue nue ?

Elle fronce les sourcils, faisant mine de s'offusquer :

— Quelle idée. En pleine nuit ?

Citlalin croise les bras devant elle, le visage penché vers l'arrière. Son regard ressemble tout à coup à celui d'Ahuizotl. Cruel, énigmatique et sûr de lui :

— J'ai vu ce que je voulais voir.

— Quoi donc ? demande Ameyal.

— Que vous dormez ensemble. Que vous vous adonnez au patlachuia.

La jeune fille sent son corps se liquéfier. Ce qu'elle craignait est en train d'arriver.

La septième Loi défile dans son esprit malgré elle.

Il est interdit de faire commerce avec un homme autre que le Maître, sous peine de mort ou d'emprisonnement. Le patlachuia, acte de chair entre deux femmes, est interdit sans l'autorisation expresse du Maître.

Si Citlalin les dénonce à Tene, c'en est fait d'elle et de Macoa. Il lui faut nier. Il lui faut persuader Citlalin qu'elle se trompe. Jetant un regard noir à Macoa, elle se mord les lèvres à se faire saigner. Pourquoi a-t-elle eu la faiblesse d'accepter de dormir dans sa chambre, alors qu'elle ne compte pas désobéir à Xalaquia ?

Prenant une grande inspiration, elle s'approche de l'aînée des filles du Maître :

— Il n'est pas question de patlachuia entre Macoa et moi, indique-t-elle. Macoa a accepté que je dorme à côté de son lit uniquement parce que Xalaquia m'a menacée de mort. Elle a envoyé deux émissaires qui m'ont agressée et ont failli me tuer.

Citlalin esquisse une moue dubitative.

Le clapotement de la pluie envahit à nouveau la chambre. Ameyal sent son ventre se tordre de plus belle. Avec toute la haine qu'elle doit éprouver à son encontre, la fille de Coatzin ne va pas se montrer facile à convaincre. En outre, quel intérêt aurait-elle à les croire ?

Elle échange un regard impuissant avec Macoa, qui se tourne vers Citlalin :

— Regard de jade dit la vérité. Deux inconnues masquées se sont introduites dans sa chambre en pleine nuit. Elles l'ont frappée, la menaçant de mort si jamais elle... passait une nuit avec ton père.

Citlalin secoue la tête dans un soupir et répond d'un ton sec :

— Peu importe la raison pour laquelle Ameyal se trouve ici. Elle a enfreint la septième Loi et sera punie en conséquence. C'est tout.

La jeune héritière fixe Macoa, puis Ameyal, qui sent son cœur se recroqueviller dans sa poitrine. Le sang bat dans les veines de ses bras, de son cou, fait vibrer son crâne en s'écrasant contre ses parois osseuses.

Un hululement lointain retentit, attirant leurs regards vers la fenêtre. Dégoulinant d'une eau noire et visqueuse, les feuillages frissonnent dans le souffle de la nuit.

Citlalin tourne le dos aux deux jeunes femmes et gagne le rideau. Ameyal hésite à la retenir, mais elle ne peut remuer un doigt. Plus rapide, Macoa rattrape l'héritière juste avant qu'elle ne franchisse le seuil qui marquera leur perte à toutes deux.

— Lâche-moi ! s'exclame la jeune fille d'une voix sèche, repoussant la main de la concubine.

Je n'ai qu'un cri à pousser.

— Attends un instant, murmure Macoa, en proie à une agitation intense. Réfléchis. Il y a d'autres solutions. Je sais que tu te sens seule depuis que... depuis la disparition de ta mère. Nous pouvons sûrement t'apporter quelque chose. Un soutien. Une aide. De l'argent, peut-être. Ce que tu voudras.

La voix de la concubine s'est accélérée. Ameyal se pétrifie. La situation leur échappe.

Le visage tourné vers Macoa, Citlalin crache à terre. Elle secoue la tête et tend un index accusateur vers Ameyal :

— Je ne veux rien d'autre que sa mort.

La menace de Citlalin frappe Ameyal en plein cœur.

Ses épaules se serrent. Il lui est tout à coup impossible de respirer.

L'image de son tipili transpercé lui revient soudain, et il lui semble presque en ressentir la douleur. Mais la peur se mue en une colère qui la sort de sa torpeur.

Il lui faut agir.

Il lui faut inverser le cours des choses si elle ne veut pas perdre tout ce qu'elle a bâti jusque-là.

S'approchant de la jeune héritière, elle se force à ignorer les battements de cœur erratiques qui tambourinent dans sa poitrine, et prend sa voix la plus douce, la plus calme et la plus rassurante :

— Je comprends que tu m'en veuilles pour la disparition de ta mère. J'en suis sincèrement, profondément désolée. Mais avant de nous dénoncer, il faut que tu saches quelque chose. Je ne suis pas la principale responsable de ce qui lui est arrivé.

Citlalin la fixe avec une grimace de dépit :

— Ah oui, et de qui s'agit-il, si ce n'est pas toi ?

— De Xalaquia.

La jeune fille secoue la tête :

— Xalaquia n'est pas là pour se défendre, ce qui est bien pratique.

— Laisse-moi au moins t'expliquer.

La fille de Coatzin pousse un long soupir. Elle fait mine de sortir, mais Ameyal la retient par l'épaule.

— Te débarrasser de nous ne changera rien pour toi !

Citlalin secoue l'épaule, mais Ameyal tient bon :

— Je vais te dire quelque chose que je n'ai jamais confié à personne, indique-t-elle. C'est Xalaquia qui m'a fait sortir de prison. En échange, je devais m'arranger pour que ta mère avoue m'avoir chargé d'assassiner la favorite. Le but était qu'elle se dévoile en présence d'un témoin caché. Et c'est exactement ce qu'elle a fait.

Citlalin secoue la tête de manière rapide, presque convulsive, le regard voilé :

— Je ne te crois pas. Ma mère n'aurait jamais demandé une chose pareille !

— C'est pourtant la vérité.

La jeune fille relève son visage grimaçant vers Ameyal, qui croit y voir un crâne au rictus sinistre.

— Sais-tu que ta mère avait été empoisonnée par la favorite pour ne plus avoir d'enfant ? intervient Macoa.

Citlalin fronce les sourcils. Elle scrute tour à tour Macoa, puis Ameyal :

— Vous crachez bile et venin !

Ameyal secoue lentement la tête :

— Te souviens-tu du jour où ta mère m'a convoquée la première fois ?

La jeune fille hoche la tête.

— Coatzin avait très mal au ventre, poursuit Ameyal. Le poison était en train d'agir. Elle m'a

envoyé chercher un antidote... une fiole verte.

Citlalin plisse les yeux, comme si elle cherchait à se rappeler.

— J'ai réussi à récupérer cette fiole, que je lui ai rapportée. Ce matin-là, j'ai sauvée la vie de ta mère.

Les yeux de Citlalin paraissent sortir de leurs orbites.

— Tu vois que tout est plus compliqué que ce que tu crois.

La jeune héritière s'est figée. Elle ne force plus sur la main d'Ameyal pour quitter la pièce.

Constatant qu'elle se trouve sur la bonne voie, Ameyal respire à nouveau. Il est encore possible de toucher Citlalin, malgré le mur de haine qui s'est dressé entre elles. Il va maintenant falloir achever de la convaincre. Jetant un œil à Macoa, elle remarque que la concubine s'est glissée entre le rideau et Citlalin, comme si elle voulait l'empêcher de fuir.

Penchant le visage vers l'enfant, Macoa poursuit dans un murmure :

— Crois-tu que nous mentons ? Même si je répugne à te dire cela par respect pour ta défunte mère, je dirais plutôt que c'est Coatzin qui t'a caché la vérité. Et ce, depuis des années, dans de bonnes intentions.

Citlalin tourne le visage vers la concubine, le regard incrédule :

— Pourquoi aurait-elle fait cela ?

— Pour te préserver, intervient Ameyal, de ce qui se fait dans l'ombre. Pour te protéger de Xalaquia, qui est ta véritable, ta seule et ton unique ennemie.

Le regard de Citlalin paraît se troubler :

— Pourquoi vous croirais-je ?

Ameyal plonge ses yeux dans les siens :

— Parce que c'est la vérité. Réfléchis un instant. Quelle était la seule personne capable de rivaliser avec ta mère ? Capable de s'accaparer ton père toutes les nuits ?

— Xalaquia.

— Qu'aurais-je pu faire de mon côté, en tant qu'esclave de l'extérieur ? Pourquoi aurais-je tenté quelque chose contre feu la seconde épouse ?

— Je ne sais pas... je n'ai jamais compris.

Les yeux brillants, la jeune héritière déglutit. Ses yeux vont de gauche à droite, comme si les doutes la rongeaient. Ameyal décide de lui laisser quelques instants pour digérer ce qu'elle lui a confié.

Macoa lui adresse une oeillette furtive et gagne le centre de la pièce. Elle se penche sur un meuble, et un raclement retentit. Que fait-elle ? Ne serait-il pas plus pertinent de l'aider à convaincre Citlalin ? Si elles parviennent à lui faire changer d'avis, elles gagneront le temps nécessaire pour acheter son silence de manière pérenne.

Ameyal tourne la tête vers la fenêtre. La pluie bat son plein et la nuit semble s'être éclaircie. Elle va bientôt faire place au petit matin. Un frisson la saisit. Il faut absolument convaincre Citlalin de s'allier à elles avant le lever de Tonatiuh. Mais quel argument employer ?

— Xalaquia m'avait menacée de me faire renvoyer en prison, reprend-elle, si je ne m'arrangeais pas pour que ta mère se dénonce. Je n'ai pas eu le choix. Regarde en toi, tu sauras que ce que je dis est vrai.

Ameyal fixe Citlalin, dont les larmes ont débordé sur les joues, formant deux minuscules ruisseaux d'argent. Enfin revenue près d'elles, Macoa les observe en silence. Sa présence rassérène Ameyal, qui tend la main vers la jeune héritière :

— Nous avons la même ennemie, Citlalin. Joins-toi à nous. À trois, nous serons plus fortes. Nous pourrions renverser Xalaquia et venger ta mère.

La fille de la seconde épouse se fige.

Un moment passe, pendant lequel chacune observe les autres en silence. Puis, Citlalin lève ses doigts tremblants vers ceux d'Ameyal, paraît hésiter, frôle le bout de ses ongles. Leurs mains s'approchent encore, comme si elles cherchaient à s'apprivoiser.

Elles s'étreignent enfin.

Macoa tend la main à son tour, et la jeune héritière accepte.

Lorsque leurs trois mains s'unissent, Ameyal sent un poids monstrueux la quitter. Elle prend une grande inspiration, savourant le parfum du miel mélangé à la cannelle. La sensation glacée qui l'oppressait laisse place à une impression de légèreté, de calme et d'espoir qu'elle n'aurait jamais osé imaginer. Peut-être pourront-elles transfigurer la mort de la seconde épouse ? Peut-être pourront-elles faire jaillir la vie de ce tas de cendres encore fumant ?

Macoa s'approche encore de Citlalin, comme si elle voulait la prendre dans ses bras. La jeune fille la regarde sans comprendre. Après une première réaction de recul, elle ferme les yeux et se laisse enlacer.

Un sanglot retentit dans le silence, serrant le cœur d'Ameyal.

Voilà la véritable victime du harem.

L'innocence condamnée, par la folie de l'ambition, à devenir elle-même la main qui tue pour ne pas être tuée.

En observant Citlalin, c'est elle-même qu'Ameyal voit.

Mais cette innocence-là va être sauvée.

Un petit cri retentit soudain. La jeune héritière lève la tête vers Ameyal et se fige, les yeux sortis de leurs orbites. Un râle s'échappe de sa bouche tandis qu'elle s'effondre, ses habits fripés se mêlant à ses cheveux ébouriffés.

Une tache sombre grandit autour de son cœur transpercé d'un couteau.

Ameyal sent une vague glacée la parcourir. Elle porte les mains à ses lèvres brûlantes :

— Qu'as-tu fait ?

— Nous n'avions pas le choix, répond Macoa d'une voix sèche. Il *fallait* se débarrasser d'elle.

La jeune fille la regarde les yeux exorbités. Elle a envie de hurler. De la gifler. Comment a-t-elle pu commettre un tel acte ?

— Elle se laissait convaincre ! J'allais lui faire abandonner son accusation !

La concubine secoue la tête dans un soupir :

— Comment peux-tu être aussi naïve ? Citlalin est comme sa mère. Changeante comme le vent. As-tu déjà oublié les menaces qu'elle t'avait faites lors de l'école du harem ? Elle nous aurait dénoncées aujourd'hui même. Je viens de te sauver, j'aimerais que tu ouvres les yeux et t'en rendes compte, au lieu de remettre mes décisions en doute.

— Justement ! Tu n'avais pas à prendre une telle décision seule. Tu aurais dû me demander mon avis avant !

— Comment voulais-tu que je le fasse en sa présence ?

Le corps agité de tremblements, Ameyal ne peut détourner les yeux de Macoa. Comment la concubine, d'ordinaire si douce, a-t-elle pu lui faire ce coup-là ? Comment a-t-elle pu tuer de sang-froid, elle qui semblait si remuée par la mort de Pachtic quelques mois auparavant ? Comment peut-elle se montrer si insensible, elle qui d'ordinaire se néglige et se sacrifie au profit des autres femmes ?

— C'était la seule solution, conclut Macoa. Il va falloir que tu m'aides à présent. On doit se débarrasser du corps.

Ameyal balaye une mèche collée à son front et remarque que ses cheveux sont trempés. Elle baisse la tête vers Citlalin, parfaitement immobile. Elle se penche vers elle, tâte son pouls.

Le parfum de miel qui s'exhale de ses cheveux a perdu de sa force.

La voilà partie pour Mictlan.

— Ameyal, il faut agir...

La jeune fille relève la tête vers la concubine :

— Tè rends-tu compte que tu as tué la première fille d'Ahuizotl ?

Macoa secoue la tête d'un mouvement sec :

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée. *Nous* l'avons tuée.

L'accusation s'abat sur la jeune fille comme une pierre lancée par un guerrier. Elle vacille sous le choc, à demi assommée. Comment Macoa peut-elle ainsi l'accuser, alors qu'elle est seule responsable de cet acte odieux ? Comment peut-elle se montrer si sûre d'elle en pareille circonstance ?

Son regard erre sur les courbes qui se profilent sous la robe de nuit de son amante, et la personne qu'elle pensait connaître lui paraît soudain une étrangère. S'est-elle trompée à ce point ? Elle se relève dans un frisson, sans détacher les yeux des mains de la concubine. Macoa projette-t-elle de lui planter à elle aussi une arme dans le cœur ? Prévoit-elle de lui faire porter la faute de la mort de Citlalin ? Qui est-elle en réalité ?

Les murs semblent soudain se mettre à tourner. Celle en qui elle avait placé sa confiance vient d'agir de la manière la plus froide, la plus imprévisible, la plus vile qui soit. Celle dont la douceur l'a sauvée vient de dévoiler l'autre côté du miroir qu'elle montre au monde. Celle qui sait tout sur elle ou presque. Celle qui peut la faire tomber d'une simple parole.

Les voilà désormais liées par un lien mortel qu'elle ne pourra jamais défaire. Un lien qui peut la perdre avant même le lever du jour.

Ameyal fait un pas en arrière, stoppée par un mur au contact dur, moite, qui hérisse sa peau de frissons. Ses yeux horrifiés s'égarent par delà la fenêtre où se tient la concubine, derrière le rideau de larmes qui s'épanchent du ciel terreux, consacrant ainsi la mort de Citlalin.

— Je sais ce que tu penses, Ameyal.

Macoa s'approche et la saisit par la main. Le contact glacial fait grimacer la jeune fille.

— N'aie pas peur, poursuit la concubine. Je ne te ferai jamais de mal. C'est même exactement le contraire. En nous débarrassant de Citlalin, je nous ai débarrassées d'un témoin gênant. N'as-tu pas encore compris que nous sommes deux contre le reste du harem ? Qu'il n'y a qu'ainsi que nous pouvons conquérir et garder la place que nous méritons ?

Ameyal sent des larmes monter à ses yeux à mesure qu'elle prend conscience de la gravité de la situation. Un meurtre en plein cœur du harem. La fille aînée d'Ahuizotl.

Et le jour qui va bientôt arriver. Comment vont-elles s'en sortir, à présent ?

Les larmes coulent sur ses joues en glaçant sa peau :

— Il n'y avait pas besoin de la tuer !

Macoa agrippe son autre main :

— Bien sûr que si ! Sa mère est morte par ta faute, Ameyal. Même si Xalaquia se trouve derrière cela, Citlalin ne l'aurait jamais oublié. Elle serait restée une menace pour toi. Elle aurait nui à ton ascension !

La jeune fille secoue la tête :

— Mon ascension... n'as-tu que ce mot à la bouche ? Jamais je n'ai voulu que tu tues pour moi ! Es-tu devenue folle ?

Le visage crispé dans une grimace, Macoa secoue la tête, les yeux hagards.

Ameyal comprend d'un coup. Leur relation est finie. Terminée. Plus rien ne sera jamais plus comme avant. D'un mouvement sec, elle s'arrache à l'emprise de la concubine.

— Je ne veux plus avoir affaire à toi.

Le visage de Macoa se décompose :

— Comment peux-tu dire cela ? Après tout ce que j'ai fait pour toi... que vas-tu devenir sans mon aide ?

Les joues tremblantes, Ameyal lutte pour soutenir le regard de la concubine, surprise de la sensation de soulagement, de libération qui la gagne à l'idée de trancher le seul lien qu'elle peut encore trancher.

— Tu m'en as assez appris. Je me débrouillerai seule.

— Tu ne disais pas ça quand tu as eu besoin de moi pour soigner tes cicatrices !

La jeune fille sent ses muscles se tendre. La concubine chercherait-elle à la faire chanter, maintenant qu'elle lui a dit qu'elle prenait ses distances ?

L'espace d'un instant, elle songe à la possibilité de quitter la pièce et laisser Macoa seule avec le corps. Elle pourrait toujours mimer la surprise et prétexter ne pas avoir quitté sa chambre. Mais au-delà de ce qu'elle doit à Macoa, la concubine en sait trop sur elle pour qu'elle puisse se permettre de l'abandonner ainsi.

Ameyal tente de dominer sa colère et sa peur. Si elle veut rester en vie, elle n'a d'autre choix que de trouver une solution et la mettre en place avec elle.

Décollant le tissu moite qui colle à sa peau, elle jette un œil par la fenêtre et tente de rassembler ses esprits. Une pluie torrentielle inonde les jardins dominés par un ciel de plus en plus pâle, annonçant le retour imminent de Tonatiuh. Le premier gong du matin ne va pas tarder à sonner.

Son regard erre dans la chambre maudite, s'arrêtant sur le corps inanimé de la jeune fille, dont la seule vision lui procure la nausée. Comment se débarrasser d'elle en s'assurant que personne ne la retrouvera jamais ? Dans quel endroit ? Quelque part dans le harem ? Dans les jardins ? Peuvent-elles la projeter du haut des murailles et faire croire à un suicide ?

La réponse lui vient en apercevant une nouvelle fois le manche du couteau dépasser du corps de la jeune fille.

Impossible de maquiller le meurtre.

Il ne leur reste qu'une solution : dissimuler le corps.

Prenant une grande bouffée d'air, elle se tourne vers la concubine :

— Que proposes-tu ?

— Les jardins. Un endroit aussi reculé que possible. Il ne faut pas que les chiens la retrouvent.

Ameyal sent son cœur se serrer. Les chiens. Elle les avait oubliés. Les murs de la chambre semblent se rapprocher de plus belle, comme s'ils allaient l'écraser.

— Comment s'assurer qu'ils ne la retrouveront pas ?

— Il faudra creuser un trou suffisamment profond.

La concubine s'approche de la fenêtre et jette un œil au dehors.

— La pluie joue en notre faveur. Les chiens sont rentrés. L'eau effacera nos traces, et le clapotement couvrira nos bruits.

Ameyal se sent chanceler. Un cauchemar. C'est un véritable cauchemar.

— J'ai vérifié, il n'y a personne en bas. Aide-moi à porter Citlalin.

Le sang de la jeune fille se fige :

— Tu veux la faire passer par la fenêtre ?

— Que proposes-tu d'autre ? Tu veux que quelqu'un nous surprenne dans les couloirs avec elle sur le dos ? Allons, dépêchons-nous.

Macoa s'approche du corps de la jeune fille, qu'elle soulève par les bras. Ameyal pousse les jambes déjà raides. Au contact du corps encore tiède, à la vue de la tache de sang qui macule le sol, un haut-le-cœur la saisit.

— Reprends-toi, ordonne la concubine. Nous n'avons pas toute la nuit.

Ameyal fixe Macoa une seconde, se demandant comment elle peut garder un tel aplomb. Il lui semble découvrir une nouvelle personne.

Assaillie par l'odeur de sang, elle se penche et force sur ses bras pour soulever Citlalin. Toutes deux traversent la pièce et déposent le corps sur le rebord de la fenêtre. Macoa le pousse vers l'extérieur, mais il se coince en travers du bois, comme s'il refusait de sauter. Un gémissement s'élève des lèvres de la concubine juste avant qu'il ne le fasse basculer dans le vide, enfin, où il roule sur lui-même en silence avant de s'écraser dans un craquement sourd.

Ameyal jette un œil en contrebas. Le corps de la fille du Maître gît dans l'herbe, une jambe retournée vers l'intérieur, le visage cinglé par la pluie, auréolé de mèches dont les spirales noires se mêlent à la verdure.

Ses deux pupilles sombres semblent la fixer.

Un roulement de tonnerre secoue la cage thoracique d'Ameyal.

— Débarrassons-nous du corps avant qu'il ne soit trop tard, souffle-t-elle, au bord de l'agonie.

Elle se retourne et tressaille.

Macoa se trouve juste devant elle. Leurs souffles s'entremêlent. Leurs visages se touchent presque.

La concubine passe la main derrière la tête d'Ameyal et la saisit par les cheveux.

La jeune fille se tétanise :

— Que fais-tu ?

Macoa ne répond pas. Son souffle saccadé résonne aux oreilles d'Ameyal. La jeune fille sent son visage s'incliner en arrière, et les lèvres de la concubine se collent aux siennes. Elle repousse Macoa par les épaules, tentant de l'éloigner d'elle, mais la prise de la concubine se resserre, et la douleur aux cheveux la fait renoncer.

Le baiser de Macoa emporte Ameyal avec la force d'une tempête marine sous un ciel lunaire. La violence qui l'agite n'a d'égal que la douceur qui la berce.

Lorsque la langue douce et chaude de la concubine vient caresser ses lèvres, s'y immisçant pour retrouver la sienne, l'empêchant de prononcer quelque parole que ce soit, lorsque le parfum de cannelle l'enveloppe en son sein, un éclair traverse son corps entier et la fige sur place.

L'étreinte de Macoa se fait plus forte, plus puissante, ne lui accordant aucun répit, l'écrasant contre sa poitrine. Une main s'agrippe à son tipili, qui s'éveille soudain, comme s'il concentrait toutes les tensions accumulées, comme s'il s'attendait uniquement à ce qu'on le libère, palpitant, hurlant, assoiffé de désir.

Malgré elle, Ameyal se presse contre Macoa et le tissu de sa robe se tend au-dessus de ses seins. Une sensation brûlante naît au creux de son corps, à la fois délicieuse et pesante, puissante et impérieuse, irradiant comme un soleil jusqu'aux extrémités de ses doigts.

Abandonnant la lutte, elle se sent descendre et se poser, guidée par la concubine, sur les nattes sombres, jonchées de gouttes de sang, qui tapissent le sol.

Un grondement retentit. La foudre déchire le ciel, illuminant le visage avide de Macoa qui se glisse entre ses cuisses. Ses gestes se mêlent aux paroles du Maître.

Célébrons l'amour et la mort du même coup.

*

AZTÈQUES

LA CROISÉE DES MONDES

FIN DE L'EXTRAIT

[LIRE LA SUITE](#)

À PROPOS

Merci d'avoir rejoint Ameyal et toute l'équipe d'**Aztèques** !

Si vous avez aimé ce codex (et peut-être même si vous trouvez quelque chose à redire), n'oubliez pas de le clamer au monde en laissant un commentaire sur Amazon, sur votre blog, sur Facebook et/ou Twitter, dans un mail à votre meilleur ami(e), une lettre à votre grand-mère, sur les murs des toilettes d'un restaurant ou d'une station service (enfin, sans les dégrader quand même).

Faire entendre votre voix est toujours important, et c'est le meilleur moyen de faire vivre ce codex. Personnellement, j'apprends de chacune de vos remarques et je remercie d'avance celles et ceux qui prendront le temps de le faire.

La prochaine aventure d'Ameyal sera bientôt disponible.

Si vous souhaitez recevoir le premier chapitre de la saison suivante, des histoires cadeaux, être parmi les premiers avertis de mes futures publications, suivre mon actualité d'auteur et être mis au courant des offres, envoyez-moi une invitation sur Facebook, suivez-moi sur Twitter ou inscrivez-vous à ma mailing-list :

[Cliquez ici](#)

(pas de spam et désinscription possible à tout moment).

MES AUTRES LIVRES

[Aztèques : Harem](#)

[Aztèques : La Voie du Papillon](#)

[Réalités Invisibles](#), recueil de nouvelles fantastiques et étranges

The Prison Experiment, roman co-écrit avec Jean Deruelle

CONTACT

En tant qu’auteur auto-édité, je n’ai malheureusement pas d’armée de correcteurs. Si malgré mes nombreuses relectures quelques fautes subsistent, n’hésitez pas à m’écrire pour me les signaler.

Pour me contacter :

[Page auteur Amazon](#)

[Site internet](#)

[Page auteur Facebook](#)

[Email](#)

[Twitter @CostaEric2](#)

LEXIQUE

Acali : barque, canoë utilisé sur les lacs et rivières

Araucaria : arbre ornemental originaire d'Amérique du Sud, à écorce et feuilles écailleuses, ces dernières formant un manchon autour des branches, appelé aussi *désespoir des singes*

Atole (de atl, eau) : boisson chaude sucrée à base de farine de maïs

Auanime : courtisane qui offrait son corps aux guerriers pour les récompenser

Axin : les femmes s'enduisaient le visage d'une très fine couche de cet onguent jaune clair pour se maquiller

Cactli : sandale

Calmecac : instituts d'instruction supérieure formés d'un ordre spécial de prêtres. Les étudiants y apprenaient à devenir prêtres, officiers gouvernementaux, scribes, historiens, artistes, physiciens ou à pratiquer toute autre profession

Calpixque : représentant de l'Empereur dans les provinces de l'Empire. Il est en charge de collecter le tribut

Charge : unité de mesure monétaire représentant cinq-cent épis de maïs.

Le quachtli (pièce de coton) et son multiple, la charge de vingt unités, servent d'étalon. Une charge est considérée comme permettant à un homme de vivre pendant un an

Chevaliers Aigles, Jaguars et Fèches : il existait trois ordres de chevalerie dans l'Empire Aztèque. L'ordre du Jaguar et l'ordre de l'Aigle, auxquels les combattants pouvaient accéder en se distinguant à la bataille, et l'ordre de la Flèche, auquel appartenaient les tireurs d'élite qui avaient tué de nombreux ennemis avec ce projectile.

Chitoli : voile qui obstrue l'intérieur d'un tipili vierge

Ciuateteo : femmes divines, mortes en couche, qui prennent place au ciel de l'Occident (**ciuatlampa** : le côté féminin) dans le cortège resplendissant du Soleil, du zénith jusqu'à son coucher.

Codex : ensemble de feuilles écrites, cousues ensemble et reliées

Copal : substance résineuse sécrétée par divers arbres tropicaux, utilisée comme encens

Eau précieuse : sang

Ehecatl : vent

Endroit Ténébreux des morts sans rémission : partie la plus profonde de Mictlan

Faisceau d'années : cycle de 52 années correspondant à un cycle entier dans le calendrier Aztèque

Fourmi à miel : insecte à l'abdomen gonflé de nectar. Les peuples du Mexique les ramassaient et les mordaient pour en sucer le miel.

Huehuetl : tambour vertical de bois, recouvert de peau de bête, sur lequel on joue avec les mains

Ixtle : fibre d'agave utilisée pour les vêtements

Longues courses : unité de mesure de distance, qui équivalaient environ à une lieue

Maatitl : fille de joie

Maison de l'Apprentissage des Manières : école que suivaient les jeunes filles nobles

Maguey (ou agave) : grande plante dont les feuilles en rosette, grises, pointues et charnues, peuvent atteindre 3 m de longueur et dont certaines espèces, vivant jusqu'à 100 ans, ne fleurissent que la dernière année de leur vie. On tire de leur feuilles des fibres textiles et des boissons alcoolisées de leur sève fermentée (octli)

Maladie Peinte : maladie où la peau du malade tourne au bleu livide. Son corps se trouve peu à peu dans l'impossibilité de faire usage de l'air qu'il respire et il meurt d'étouffement, tel un poisson sorti de son élément naturel.

Maquauitl : épée d'obsidienne

Metlal : plateau basaltique destiné à moudre le maïs

Mextli : lune étoilée

Mictlan : au-delà, séjour des morts

Mixpantzinco : formule de politesse signifiant « en votre auguste présence »

Octli : alcool de maguey

Omexochitl : étoile appelée l'étoile du soir, ou encore « Après la floraison »

Patlachuia : acte de chair entre deux femmes

Patolli : jeu composé d'un plateau comportant 52 cases numérotées. Il s'agit de faire progresser des pions sur l'échiquier conformément aux haricots numérotés que l'on lance sur le sol

Pilli : noble

Piacetl : tabac

Pochteca : commerçants avisés en même temps qu'aventuriers, combattants énergiques et habiles agents de renseignements, ils n'hésitaient pas à pénétrer dans les provinces insoumises, déguisés à la façon de leurs habitants et parlant leur langage. Ils exerçaient leurs métiers de père en fils, tout comme les artisans. Souvent, les agressions dont ils étaient l'objet servaient de casus belli pour justifier de nouvelles conquêtes.

Poquietl : pipe, tube mince en os ou en jade sculpté muni d'un embout que l'on place dans la bouche. De l'autre côté est inséré un roseau séché ou un morceau de papier roulé empli de feuilles de piacetl séchées et finement hachées, mélangées parfois à des herbes ou des épices pour y ajouter du parfum. Pour fumer un poquietl, on saisit le tube entre ses doigts, et l'on enflamme l'extrémité du roseau ou du papier qui se consume au rythme des bouffées de fumée que l'on aspire

Quachtli : pièce de coton

Quatemala : actuel Guatemala

Quequezcuicatl : la « danse qui excite », dansée par les auanimes en l'honneur des soldats

Tamale (entourée) : papillote de maïs

Tecozautil : terre jaune clair qui servait de fard pour le visage

Tecuhli : seigneur local, dignitaire à la tête d'un village, d'une ville ou d'un quartier

Temazcalli : bain de vapeur

Techichi : chien comestible, sans poil, qui n'aboie pas

Tene : mère

Teponaztli : tambour horizontal de bois sur lequel on tapote avec des baguettes

Tepuli : sexe masculin

Tete : père

Ticitl : médecin Aztèque

Tipili : sexe féminin

Tlalocan : paradis de Tlaloc, merveilleux jardin tropical où ceux que le dieu a rappelés à lui connaissent un bonheur tranquille et éternel.

Tlanixtelotl : lumière, symbolisée par une dent, tlantli, qui figure non pas le sens, mais le son « tlan », situé au début du mot lumière, puis le dessin d'un œil, ixtelotl

Tonalamatl : calendrier divinatoire utilisé par les devins pour y trouver le signe du jour de sa naissance

Tonalli : destin

Tonalpouhqui : devin

À la naissance d'un enfant, le tonalpouhqui consultait son tonalamatl (calendrier divinatoire) pour y trouver le signe du jour de sa naissance

Tonatiuh : le dieu soleil

Uey tlatoni : « Celui qui possède la parole » : dirigeant, empereur

Ximopanolti : formule de politesse signifiant « à votre service »

Ymaxtli : poils pubiens

GALERIE DE PERSONNAGES

Ahuizotl (mammifère aquatique) : le Maître, calpixque de l'Orateur Vénéré Moctezuma à Teotitlan

Ameyal (printemps) : fille du chef de Huaxca

Amocualli (mauvais) : chef de la garde du palais

Atzin (eau vénérable) : prêtresse de la Fleur Quetzal

Chicomecoatl (sept serpents) : Tecuhtli de Teotitlan

Chikautok (fort) : garde du corps de Tepeyotl

Chiltik et Kostik (rouge et jaune) : concubines

Chimalli (bouclier) : garde, frère de Macoa

Cipactli (caïman) : homme qui apporte la nourriture au palais et harem

Cihuacoatl (femme serpent) : lieutenant de Vent de la forêt

Cinteotl (mère du maïs) : esclave de l'intérieure et cuisinière formée par Eau vénérable qui l'a recueillie

Cipetl (lèvre) : homme de confiance et conseiller du Maître

Citlalin (lune, étoile) : fille de Coatzin

Coatzin (serpent noble) : deuxième épouse du Maître, décédée

Collier d'Étoiles : devin de Huaxca

Cuauhtli le sage (aigle) : chef du village

Ilhuitl (ciel) : ancien Tecuhtli de Teotitlan, père de Kuautlan Ehécatl

Itlakayotl (générosité) : hors-la-loi

Izelka (être unique) : esclave personnelle de Xalaquia, élève de l'école du harem

Iztamiztli (puma blanc) : général de Moctezuma

Kuautlan Ehécatl (vent de la forêt) : chef des hors-la-loi et héritier du trône de Teotitlan

Konetl (fils) : fils de Pixcayan, premier fils, héritier du Maître

Lumineuse et Délicate : esclaves personnelles dévouées aux soins de la favorite

Macoa (aider par intérêt) : concubine

Malinalli (herbe) : guérisseuse, sorcière qui habite dans la montagne et soigne les maladies graves des concubines

Miquiztil (la mort) : l'homme au crâne, chef d'une troupe de trafiquants Aztèques

Mireh, Selna : esclaves de l'extérieur vendues comme esclaves par leurs parents du fait de la famine

Moctezuma : empereur, orateur vénéré des Aztèques

Nelli (vérité) : hors-la-loi

Nicté (fleur) : vendue comme auanime aux soldats de Teotitlan

Necahual (délaissée) : chef des esclaves du harem

Nezahualcoyotl : né en 1402, poète et philosophe, souverain de Texcoco, il en fera la « capitale intellectuelle » du monde nahuatl.

Nezahualpilli : né sans doute en 1460. Fils de Nezahualcoyotl, auquel il succéda en 1472 comme souverain de Texcoco.

Pachtic : ancienne esclave personnelle de Xalaquia

Papalotl (papillon) : lieutenant du clan de Pixcayan

Perexil (persil) : voleur, contrebandier résidant dans le quartier des plaisirs de Teotitlan

Perle, Perle blanche : élève à l'école du harem, dernière fille de l'architecte Tezcatl

Pixcayan (automne) : première épouse du Maître

Quetzalli (quetzal) : esclave personnelle de Tene

Quiahuitl (pluie) : concubine

Rivière noire : concubine responsable de l'école du harem après Pixcayan, lieutenant du clan de Xalaquia

Tlakuitleauia (soigner) : hors-la-loi

Tliacapan, Tlaco et Teicu (les trois sœurs : l'aînée, la deuxième, la troisième) : esclaves de l'intérieur et préceptrices de l'école du harem

Tene : mère du Maître

Tepeyolotl (Cœur des montagnes) : Maîtresse des auanimes de Teotitlan

Tezcatl (miroir) : architecte le plus célèbre de Teotitlan, qui a fait construire l'aqueduc qui descend de la montagne et alimente la ville en eau

Tolin (jonc) : ancienne esclave de l'intérieur et amie d'Izelka, élève de l'école du harem

Xalaquia (Celle qui s'habille de sable) : favorite, troisième épouse du Maître

PANTHÉON AZTÈQUE

Coatlicue (Celle qui porte une jupe de serpents) : déesse exterminée par son frère Huitzilopochtli à sa naissance à l'aide de son Xiuhcoatl, l'épée Serpent de turquoise

Ehecatl Yohualli (Vent de la Nuit) : il tourbillonnait le long des chemins, cherchant à s'emparer de l'homme imprudent sorti dans l'obscurité. Mais comme tous les vents, il était capricieux. Parfois il attrapait quelqu'un, puis le relâchait et quand cela se produisait, la personne voyait ses vœux exaucés et une longue vie en perspective pour en jouir. Aussi, dans l'espoir que le dieu conserve cette humeur indulgente, le peuple Aztèque avait depuis longtemps édifié des bancs de pierre à différents carrefours, pour que le dieu puisse s'y reposer durant ses vagabondages

Fleur Quetzal : déesse des femmes, des fleurs et de l'amour

Huitzilopochtli (de huitzilin, colibri, et opochtli, de gauche) : dieu de la guerre, dieu tribal des Aztèques, qui les aurait guidés dans leurs migrations. Il représente le Soleil triomphant

Macuilxochitl (Cinq Fleurs) : dieu du patolli et d'autres jeux, également appelé Xochipilli

Mictlantecuhitl : dieu de la mort

Serpent Précieux (Quetzalcoatl) : dieu du village d'Ameyal. À l'origine, il était le dieu de la végétation. À la fin de l'époque aztèque, il devint le dieu de la sagesse, des prêtres, de la pensée religieuse. Peu à peu, son personnage divin s'est confondu avec celui d'un héros historique qui serait parti vers l'est sur un radeau, en promettant de revenir un jour

Tezcatlipoca (Miroir fumant) : dieu de la guerre et de la nuit.

Tlaloc : dieu des tempêtes et de la pluie, il est la divinité principale de Teotitlan. Aidé par les Tlaloque, des esprits, il règne sur le Tlalocan, le domaine de ceux qui sont morts frappés par la foudre, noyés ou victimes d'hydropisie

Tlazolteotl (Mangeuse d'ordures) : déesse de la lune et de l'amour charnel. Les Aztèques lui confessaient leurs fautes avant de mourir pour qu'elle les avale

Toci : déesse de la guérison

Tonatiuh : dieu soleil.

Il est dit qu'il faut continuellement verser le sang, ou eau précieuse pour nourrir les dieux afin qu'ils aient suffisamment d'énergie pour faire renaître le dieu soleil chaque matin

PROVERBES AZTÈQUES

« Il est coutume en ce monde que les uns montent et les autres descendent »

« La goutte d'eau creuse la pierre »

« Une louve dans la peau d'une brebis »

« Cracher bile et venin » : mentir

« S'il te faut avaler une écuelle pleine d'araignées, commence toujours par la plus venimeuse ».
(Invention personnelle !)

« Diviser pour mieux régner » (proverbe grec, puis latin, puis global)

« À chacun son lapin » : à chacun son ivresse

LES NEUF LOIS DU HAREM

1. Toute future concubine doit être vierge. Toute jeune femme de moins de vingt ans est en droit de passer le test de virginité qui lui permettra d'entrer à l'école du Harem. C'est à la réussite de l'épreuve finale qu'elle recevra son nouveau nom de manière définitive.

2. Une fois l'épreuve réussie et la cérémonie du nom passée, l'élève offrira sa fleur au Maître. C'est seulement suite à cela qu'elle changera de statut et deviendra concubine.

3. Toute concubine voue sa vie, son corps et son âme au service du Maître. Elle ne peut consommer d'alcool sans y être autorisée. Elle doit se montrer discrète, ne pas regarder ni s'adresser à un autre homme que le Maître. Elle ne peut se rendre dans la chambre d'une autre concubine sans y avoir été invitée.

4. Chaque épouse, choisie par le Maître parmi les concubines, ne peut avoir qu'un fils. Ensuite, le Maître ne peut plus la toucher. Il devra choisir d'autres concubines pour produire de nouveaux enfants mâles et ainsi protéger la dynastie.

5. Les princes héritiers vivent dans le harem. L'aîné des héritiers mâles est celui qui hérite de la fortune et de la fonction de Maître. Au décès du Maître, il devra faire périr, par strangulation, ses demi-frères avec des cordelettes de cuir.

6. La favorite porte la robe de plumes rouges et jaunes. Sa fenêtre est ornée de braseros et elle jouit d'un traitement de faveur. Elle déjeune et dine à la droite de Tene. C'est elle qui décide de la nourriture du lendemain.

7. Il est interdit de faire commerce avec un homme autre que le Maître, sous peine de mort ou d'emprisonnement. Le patlachuia, acte de chair entre deux femmes, est interdit sans l'autorisation expresse du Maître.

8. Toute fautive sera punie par là où elle a fauté.

9. Toute tentative d'évasion, homicide ou tentative d'homicide est punie de lapidation par les gardes.

BIBLIOGRAPHIE

[Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne](#), Bernardino de Sahagun.

[Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne](#), Bernal Diaz del Castillo

[Les Aztèques](#), Jacques Soustelle

[La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole](#), Jacques Soustelle

[Les quatre soleils, souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique](#), Jacques Soustelle

[L'origine des Aztèques](#), Christian Duverger

[L'esprit du jeu chez les Aztèques](#), Christian Duverger

[Cortès et son double : enquête sur une mystification](#), Christian Duverger

[La fleur létale : économie du sacrifice Aztèque](#), Christian Duverger

[Azteca](#), Gary Jennings

[Poèmes aztèques](#), Auguste Génin

REMERCIEMENTS

D'après un scénario d'Eric Costa et Raquel Ureña.

Je remercie de tout cœur Raquel, qui a construit cette histoire avec moi, qui l'a nourrie avec son imagination débordante et qui l'a corrigée après qu'elle ait été écrite.

Merci également à Isabelle Cerelis, Isabelle Stoelen, Sonia Frattarola, Florence Rivière, Sarah Auger, Ciena Olier, Jean Deruelle, Claire Marquez, Dominique Lebel, Kathleen Torck, Jean-Claude Oligschlanger, Mathilde Aimée, Laurent Fabre, qui ont été les premiers lecteurs, correcteurs et même, pour certains d'entre eux, chroniqueurs de ce livre.

Merci à Guillaume Petit-Jean, mon coach, à Anaël Verdier, professeur de dramaturgie ainsi qu'à toute autre personne m'ayant aidé de près ou de loin pour faire vivre ce texte.

DROITS D'AUTEUR

Aucune partie de cette publication ne peut être copiée, redistribuée, revendue ou cédée sous quelque forme que ce soit sans le consentement écrit de l'auteur.

Cet Ebook est édité pour votre utilisation personnelle. Mais parce que le plaisir d'un codex se partage, ce fichier n'est pas protégé par des DRM. Si vous avez acheté ce codex et que vous l'avez aimé, vous pouvez le prêter à vos proches.

Merci toutefois de respecter le travail de l'auteur et de ne pas le diffuser à grande échelle. Sont interdits, notamment mais de manière non exhaustive : le partage de tout ou partie du texte sur des forums, sites internet, réseaux sociaux ou autres listes de diffusion.

Il est également interdit de modifier tout ou partie de cette publication ou de l'adapter sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation de l'auteur.